

h a y o m

LE MAGAZINE DU JUDAÏSME D'AUJOURD'HUI
HAYOM N°66 - HIVER 2017

TODAY
היום

> SAGA

Batsheva Company

> INTERVIEW EXCLUSIVE

Olivier Nakache et
Eric Toledano

> PLAN RAPPROCHÉ

Cyril Lignac en Israël

> EXPO MUNICHOISE

Les identités juives
dans le sport

GIL

“In private banking, it’s time for common sense to be more common.”



Dominique-Alain Pellizari
rédacteur en chef

> Nous avons besoin de vous...

Chères Lectrices, Chers Lecteurs,
Chères Amies et Chers Amis,

Depuis plus de 16 ans, le magazine que vous tenez dans vos mains est distribué gracieusement non seulement grâce aux tributs de bénévoles mais aussi et surtout grâce à la contribution d’annonceurs, dont certains sont à nos côtés depuis la toute première édition. Nous profitons de ces quelques lignes pour leur réitérer nos remerciements pour leur participation, précieuse et appréciée.

Depuis quelque temps déjà, les ressources économiques de la presse écrite – qu’elle soit européenne ou même mondiale – se réduisent comme peau de chagrin. Et *Hayom* n’est malheureusement pas épargné. C’est pourquoi, aujourd’hui, nous avons besoin de chacun d’entre vous pour nous aider à continuer à vous offrir quatre fois par année un magazine de qualité. Un magazine comportant articles de fond, interviews ou reportages et qui propose parfois un regard différent sur les courants et les idées qui traversent notre société.



Votre soutien, aussi symbolique soit-il, nous permettra de continuer à faire voguer notre embarcation vers de nouveaux horizons, pour vous faire accéder, encore quelque temps, à des contenus que nous souhaitons toujours éclectiques et attentifs au passé, comme au présent et à l’avenir.

Vous trouverez ci-dessous nos coordonnées bancaires qui vous permettront de nous témoigner votre soutien. Toute la rédaction se joint à moi pour vous remercier d’ores et déjà de votre contribution et de votre fidélité.

Hag Hanoukah Sameah!

 D.-A. P.

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch

M E R C I תודה

Si vous souhaitez nous soutenir, vous pouvez faire un don à Hayom:
de Chf 20.-, 30.-, 50.- ou autre contribution

Hayom / Gil - 1200 Genève
Compte postal 17-275301-9
IBAN CH73 0900 0000 1727 5301 9

CHF **60.-**

1 monture
 + 2 verres
 à votre vue

Vision de près ou de loin



Genève • Lausanne • Nyon • Morges • Sion • Vevey

acuitis.ch

> **Monde Juif**

- 1 Édito
- 4 Page du rabbin
- 5 Judaïsme libéral
- 7 CICAD
- 8-9 Zoom
- 10 Talmud
- 12-14 Plan rapproché
- 15-17 J'aime TLV
- 19-21 Vent en poupe
- 22 Cash interview

Nous avons besoin de vous...
 Qui est juif en Israël?
 Comment un Juif libéral prend des décisions concernant le Chabbat
 Des descendants de nazis et de victimes confrontent leur histoire
 Fondation FondaMental Suisse
 Au royaume des aveugles...
 Le chef étoilé Cyril Lignac à la découverte d'Israël
 Tatouages
 Wedding planner: une profession qui a le vent en poupe en Israël
 Lital Puller et CAPAnalysis

> **GIL**

- 26 Culture au GIL
- 27 Talmud Torah
- 29 ABGs
- 30-31 Du côté du GIL
- 32 Droit de réponse

Journée européenne de la culture juive
 Chabbaton de rentrée des enseignants 5778
 Le coin des ABGs
 La vie de la communauté
 À propos de l'article «Carl Lutz (1895-1975), diplomate suisse et Juste parmi les Nations» paru dans le numéro 65...

> **Culture**

- 23-25 Expo parisienne
- 33-35 Saga
- 36-39 Culture
- 40 Culture
- 42 Rencontre
- 43 DVD
- 44-45 Culture
- 46-48 Expo munichoise
- 49 Events

Goscinnny: «Faites des BD» qu'il disait!
 L'irrésistible ascension de la Batsheva Company
 Notre sélection hivernale
 Dieu, Brando et moi (Hein Papa!), interprété par Daniel Milgram
Le Moule à ragots, chronique de la vie juive genevoise
 Sélection des sorties en DVD
 J'ai lu pour vous
 Les identités juives dans le sport exposées au musée juif de Munich
 Art Morning: commencer une collection d'art contemporain

> **Personnalités**

- 50-51 People
- 52-53 Portrait
- 54-56 Interview
- 57-60 Interview exclusive

Les News
 Daniel Dayan, portrait d'un chercheur
 Rencontre avec Patricia Reznikov
 Olivier Nakache et Eric Toledano: du sens de l'humour au «Sens de la Fête»



15 **Tatouages**



23 **Goscinnny**



33 **Batsheva Company**



57 **Olivier Nakache et Eric Toledano**

Prochaine parution: Hayom#67 / Printemps 2018

Délai de remise du matériel publicitaire et rédactionnel: 15 janvier 2018

Communauté juive libérale de Genève - GIL
 43, route de Chêne - 1208 Genève, Tél. 022 732 32 45
 Fax 022 738 28 52, hayom@gil.ch, www.gil.ch
 Rédacteur en chef >
 Dominique-Alain PELLIZARI dpellizari@sunrise.ch
 Responsables de l'édition & publicité >
 J.-M. BRUNSCHWIG & D.-A. PELLIZARI
 pubhayom@gil.ch

Courrier des lecteurs >
 Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir?
 N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à:
 CILG-GIL - HAYOM - Courrier des lecteurs - 43, route de Chêne
 1208 Genève - hayom@gil.ch
 Graphisme mise en page > Transphère agence de communication
 36 rue des Maraîchers - 1211 Genève 8 - Tél. 022 807 27 00

hayom

HAYOM N°66 - HIVER 2017

Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
 Hiver 2017 / Tirage: 4'500 ex
 Parution trimestrielle

© Photos pages centrales et Talmud Torah:
 Barbara Katz-Sommer
 © Photo couverture: Zani Casadio



> Qui est juif en Israël?

Devant la confusion entretenue sur la question de «*qui est juif?*» en Israël, un bref retour aux sources est nécessaire...

Depuis les années 60, la Cour suprême en Israël a considéré qu'il y avait une définition civile et une définition religieuse de «*qui est juif?*». La seconde est donnée par le rabbinat officiel, avec son approche traditionaliste et rigide de la Halakhah. La première a varié. C'est celle qui nous intéresse dans cet article.

En 1969, la Cour suprême israélienne s'est penchée sur le cas de Benjamin Shalit, un Israélien juif marié à une femme non-juive qui voulait faire inscrire son enfant comme «juif» dans l'état civil. La Cour suprême décida que la déclaration des parents devait être agréée, car des officiers d'état civil ne peuvent pas argumenter sur des questions religieuses ou philosophiques. Suite à la pression de courants religieux «orthodoxes» rigoristes, la Knesset vota la définition suivante: *Est juive toute personne née de mère juive ou convertie*. Ce qui fit que le deuxième enfant de Benjamin Shalit et de sa femme n'a pas pu être inscrit comme juif comme son frère aîné.

Cependant, la loi ne définit pas comment la personne peut être «convertie». En Israël, seuls les tribunaux du Rabbinat officiel ont cette compétence. Dans la Diaspora, toute personne convertie au sein d'une communauté établie et reconnue localement, peut bénéficier de la loi du Retour et doit être enregistrée comme juive par l'état civil d'Israël.

Sur un autre plan, seuls les rabbins et les tribunaux rabbiniques traditionalistes sont habilités, en Israël, à célébrer les mariages et à prononcer les divorces. Comme ils refusent toute remise en question de la loi datant des temps du ghetto et l'appliquent dans toute sa rigueur, près de 400'000 Israéliens juifs ne peuvent pas être mariés en



Israël, car non reconnus comme juifs par ce rabbinat alors qu'ils le sont par les autorités civiles et satisfont à toutes leurs obligations civiles et militaires.

Ceux qui désirent faire appel à un rabbin de leur choix, autre que du Grand rabbinat, ne peuvent pas voir leur mariage être reconnu par l'administration israélienne. Le moyen pour contourner cet écueil est soit d'aller à la Rabbanout pour un acte qui devient plus civil que religieux, soit de se marier à l'étranger puis de faire appel au rabbin de leur choix.

Cela n'est pas tout. Quelque 5'000 Israéliens sont «interdits» de mariage, auxquels il faut ajouter 60'000 personnes converties dont la conversion n'est pas reconnue par le rabbinat officiel, et ce nombre est en constante augmentation. Et 270'000 femmes divorcées ne peuvent pas épouser un Israélien descendant des Cohanim puisque cela est interdit par la Halakhah traditionaliste.

Un sondage réalisé pour l'organisation 'Hiddush a révélé que 64% des Juifs israéliens soutiennent «la reconnaissance officielle de tous les types de mariage», y compris les partenariats pour les per-

sonnes de même sexe. Et 'Hiddush fait remarquer que seuls 45 pays dans le monde, la plupart d'entre eux musulmans, ont des politiques de mariage aussi restrictives que celle d'Israël.

De nombreuses organisations coordonnent leur action afin de faire avancer la liberté de choisir par qui être marié et comment célébrer ce moment essentiel de la vie. Aujourd'hui, 70% des Israéliens sont favorables à l'introduction d'un mariage civil en Israël et 65% de la population juive en Israël estime que le monopole dont jouit le rabbinat officiel éloigne les Juifs du judaïsme.

Pour en revenir à la question «*qui est juif pour l'administration israélienne?*», on peut dire ceci: pour l'état civil israélien est juive toute personne de la Diaspora reconnue comme «juive» par une communauté juive établie, qu'elle soit «orthodoxe» ou «libérale».

 *Rabbin François Garai*

Si vous voulez approfondir cette question, allez sur <http://hiddush.org/> et sur <http://www.irac.org/>

> Comment un Juif libéral prend des décisions concernant le Chabbat

Comment déterminer la bonne façon de pratiquer le Chabbat aujourd'hui ? Cette question est régulièrement posée par ceux qui désirent connaître un moyen de décider ce qui peut être fait et ce qui ne doit pas l'être le Chabbat.

Dans la Torah, l'interdit du travail le Chabbat est toujours adjacent aux versets concernant la construction du sanctuaire du désert. C'est pourquoi les rabbins de la Michnah définirent le travail selon les activités liées à la construction du Tabernacle et au culte sacrificiel. Il s'agit de 39 types d'activités comme semer et labourer; pétrir et cuire au four; filer et déchirer; écrire deux lettres ou les effacer pour en écrire deux autres; allumer ou éteindre un feu... [Chabbat 7: 2].

Les Juifs libéraux s'interrogent sur le «comment» de cette mitzvah. Certains affirment que le feu était le produit d'un travail laborieux alors qu'aujourd'hui, appuyer sur un interrupteur n'est pas une lourde tâche. Mais le véritable sujet n'est pas là. La décision d'allumer ou non des lumières le Chabbat ne peut pas être fondée sur la qualité du travail impliqué. Le concept de travail, pour les rabbins, va beaucoup plus loin.

Les 39 types de travaux liés au Tabernacle se répartissent en quatre catégories: la cuisson (du pain pour les prêtres), la préparation du tissu (pour les rideaux du Tabernacle), celle du parchemin (pour écrire), et la construction (du Tabernacle lui-même). Ces quatre catégories font partie d'un ensemble plus vaste, qui rappelle les catégories de l'anthropologue Claude Lévi Strauss. Il a noté que chaque société humaine

cuit la nourriture, tisse des vêtements, construit et décore ses demeures et transmet le savoir à la génération suivante. La transformation des éléments de la nature en mets cuisinés, en style, en art et en mémoire est ce qui nous définit comme humains. Pour les rabbins de la Michnah, le travail n'est donc pas simplement une liste aléatoire d'actes. Il est ce qui permet le projet humain et qualifie sa culture.

Le «travail», c'est l'effort humain qui nous permet de nous inscrire dans le monde et d'y imprimer notre trace. Par conséquent, le Chabbat est le jour qui propose une pause dans notre implication dans le monde pour faire avan-

à l'élaboration et au travail lié à mon projet de vie.

Ainsi, le Chabbat je ne vais pas prendre des notes ou écrire un article, je ne vais pas lire un sujet ou un chapitre de la Torah liés à mes recherches, mais je vais lire et envoyer des messages à mes amis et à ma famille, je vais lire un livre pour le plaisir... Je ne ferai pas de courses mais j'irai en voiture à la synagogue, chez des amis ou à des activités de loisirs, je privilégierai les réunions familiales et entre amis, les activités culturelles...

J'ai beaucoup de respect pour les Juifs qui suivent la Halakhah traditionaliste à la lettre. Mais imaginer cette façon de

faire comme unique observance adéquate du Chabbat rend le Chabbat étranger à ceux qui veulent l'honorer d'une manière appropriée.

À travers notre activité, notre projet de vie nous oblige tout au long de la semaine. Cette référence est ce qui peut nous servir de guide pour faire du Chabbat un moment essentiel dans nos vies, un moment libre de toute contrainte,

un moment de rencontre et un moment de spiritualité.

 *Rabbin François Garai*

D'après un article écrit par le rabbin Lawrence A. Hoffman, paru dans Jewish Week le 3 mars 2015.

LE SPÉCIALISTE DU VOYAGE à la carte



WWW.DELTA-VOYAGES.CH

+41 22 731 35 35 • Quai du Seujet 28, CH-1201 Genève



Your Travel Designer **DELTA**
VOYAGES

> Des descendants de nazis et de victimes confrontent leur histoire

Par des actions et des projets d'éducation, la CICAD s'engage chaque jour à lutter contre l'antisémitisme et à éveiller les consciences. Depuis plus de 25 ans, elle agit en Suisse romande pour sensibiliser les jeunes générations. Rencontres dans les écoles, journées d'étude à Auschwitz-Birkenau, activités pédagogiques au Salon du livre et bien d'autres activités auxquelles ont déjà participé, notamment, plusieurs milliers d'élèves.



De g. à d. lors d'une rencontre le 5 septembre 2017 au mémorial du camp de concentration de Neuengamme près de Hambourg: Ulrich Gantz et Barbara Brix, enfants de nazis, qui participent au projet «Deuxième génération» et Johanne Gurfinkiel, Secrétaire général de la CICAD.

La CICAD souhaite retenir l'attention des jeunes et les sensibiliser à l'importance de transmettre la mémoire de celles et ceux qui, par millions, furent exterminés. Consciente que les derniers rescapés de la Shoah ne pourront bientôt plus témoigner dans les écoles, la CICAD travaille actuellement sur un projet novateur.

Intitulé «2^{ème} génération – Enfants de victimes et de bourreaux témoignent», ce projet permettra à quatre enfants de victimes et de bourreaux de témoigner ensemble, engagés dans le travail de Mémoire. La CICAD est en

contact notamment avec deux d'entre eux, **Barbara Brix**, fille d'un médecin aux ordres de la «Einsatzgruppe C» et officier en Ukraine entre 1941 et 1943 et **Ulrich Gantz**, fils d'un membre de la police du III^e Reich et qui a fait partie de la «Einsatzgruppe B». Ensemble, ils livreront ce lourd héritage familial en présence de deux enfants de résistants français qu'ils ont rencontrés au Mémorial de Neuengamme, près de Hambourg. Des parcours de vie

que tout oppose mais qui aujourd'hui s'unissent pour témoigner de ce que fut la Shoah.

Le projet sera inauguré à une date proche du 27 janvier 2018, journée internationale dédiée à la mémoire des victimes de l'Holocauste. Au programme, le témoignage des quatre enfants de victimes et de bourreaux suivi d'un échange avec l'auditoire présent et d'une rencontre avec la presse. Plusieurs centaines de personnes sont attendues, dont des enseignants et des élèves, des politiques et des journalistes.

L'éducation est l'un des moyens les plus efficaces pour bâtir une société mieux armée contre l'antisémitisme et d'autres formes de discrimination. Être porteur de mémoire, c'est lutter contre l'oubli et la négation de la Shoah. C'est aussi lutter contre toutes les formes de discrimination et d'intolérance.

Participer à cette action, c'est s'engager aux côtés de la CICAD. Entièrement financée grâce à la générosité de ses donateurs, la CICAD a besoin de votre soutien pour poursuivre sa mission et permettre le développement de projets innovants qui participent au travail de Mémoire auprès des générations futures. Merci!

“
**LE PROJET SERA
INAUGURÉ
À UNE DATE
PROCHE DU
27 JANVIER 2018**
”

> Fondation FondaMental Suisse

Créée en 2015 à Genève, la Fondation FondaMental Suisse est la première structure helvétique dédiée uniquement au soutien à la coopération scientifique et à la recherche internationale sur les maladies mentales. Pour accélérer les progrès de la recherche et permettre l'avènement d'une médecine personnalisée en psychiatrie, pour le plus grand bénéfice des malades et de leurs familles...

Des troubles bipolaires à la dépression, de la schizophrénie aux addictions, des troubles de la personnalité *borderline* aux crises d'anxiété, de l'autisme aux troubles déficitaires de l'attention en passant par le Trouble Obsessionnel Compulsif (TOC), le stress post-traumatique, les conduites suicidaires ou les troubles des conduites alimentaires... qui n'est pas été touché de près ou de loin par ces souffrances liées à la santé mentale? Le sujet est anxiogène, de plus les chiffres et les projections pour les années à venir sont alarmants: 1 personne sur 4 touchée, troisième cause de décès, 11 milliards CHF par an de coût économique pour la société suisse, les maladies mentales seront la première cause de handicap dès 2020 selon l'OMS. Et pourtant!

Ces dernières années, la recherche a fait des découvertes enthousiasmantes, les solutions concrètes qui pourront redonner de l'espoir aux malades et à leurs proches sont à portée de main. Soucieux de ces enjeux essentiels et désireux de participer activement à cette dynamique, David de Rothschild a décidé d'agir, en unissant les forces: en 2015 à Genève, avec les Professeurs Marion Leboyer, Jean-Michel Aubry et Luc Mallet, ils ont créé la Fondation FondaMental Suisse. Cette fondation est la première structure helvétique dédiée uniquement au soutien à la coopération scientifique et à la recherche internationale sur les maladies mentales. Son objectif est de favoriser le rapprochement des équipes de chercheurs au niveau européen et mondial, accélérer la coopération internationale, pour et avec les patients. Ce défi est très ambitieux, mais la valeur

ajoutée que représentent ces partages et ces échanges va permettre de développer rapidement une nouvelle approche, ouvrir de nouvelles voies pour améliorer le quotidien des personnes atteintes de maladies mentales. L'enjeu est de partager les meilleures pratiques au niveau mondial: l'enrichissement est mutuel et les résultats sont démultipliés. Les patients sont au cœur de chaque projet, les meilleurs spécialistes de la recherche et du soin coopèrent étroitement pour trouver plus rapidement de nouveaux traitements.

La Fondation bénéficie d'une gouvernance alliant expertise et rigueur, la structure est volontairement légère et réactive, comme l'explique le Pr Luc Mallet directeur de la Fondation: «Nous soutenons un programme scientifique

cohérent, très innovant et flexible, afin d'être en mesure de l'adapter aux évolutions continues de la recherche». Les projets financés par la Fondation doivent permettre de remplir un triple objectif scientifique: la découverte de nouveaux outils diagnostiques et pronostiques, l'identification de stratégies thérapeutiques personnalisées et le développement de la recherche en e-santé.

Le Pr Luc Mallet, médecin et chercheur, travaillant lui-même à Paris et à Genève, explique pourquoi ces trois points sont essentiels: «Aujourd'hui, il se passe en moyenne dix ans avant qu'une personne atteinte d'un trouble bipolaire soit diagnostiquée et puisse bénéficier d'un traitement adapté. Pouvoir identifier les maladies plus facilement, plus sûrement et plus tôt est donc un objectif en



soi qui représentera une avancée formidable pour les patients.

La médecine personnalisée ensuite: cette approche est déjà une réalité en oncologie, avec des avancées considérables. En psychiatrie, c'est une piste à poursuivre: on pourra proposer des traitements sur mesure, adaptés à chaque type de patients identifiés, pour des résultats plus ciblés et plus efficaces. La piste de l'immuno-psychiatrie amène par exemple à envisager certains troubles psychiatriques comme une conséquence de dysfonctionnements du système immunitaire. Les études préliminaires permettent de réels espoirs en ce sens. De plus, ce serait un pas vers la déstigmatisation des maladies mentales, appelées à devenir des «maladies comme les autres», c'est très enthousiasmant!

Enfin, la recherche en e-santé: les outils connectés, via des applications pour smartphone et les technologies numériques mobiles (e-santé mentale) représentent en effet un potentiel fabuleux pour évaluer, prédire et intervenir en temps et en situation réels. En ce moment, nous travaillons sur un projet en partenariat avec plusieurs services d'urgence qui impliquera les patients via leur smartphone dans le but de participer à l'amélioration de la prévention de la rechute suicidaire».

Concrètement, la Fondation finance donc les projets collaboratifs et innovants d'équipes suisses avec d'autres équipes en France, en Europe ou dans le monde. De fait, elle obtient les fonds nécessaires à son action grâce à la générosité de personnes privées, d'entreprises mécènes et fondations pour l'accomplis-

sement de sa mission. «Nous avons réuni un Comité d'ambassadeurs, des personnes motivées – y compris Alexander Dembitz et Antoine Leboyer – qui se mobilisent dans le cadre de notre campagne «Tous unis!» pour que la fondation puisse initier ses projets scientifiques», rappelle le Directeur de FondaMental Suisse. D'ailleurs, un grand projet initié par la Fondation consiste à construire une bio-banque partagée et une base de données commune: cela permettra d'accélérer l'identification des bio-marqueurs associés aux troubles bipolaires, aux TOC, à l'hyperactivité, aux troubles *borderline*, à la dépression... Les échantillons biologiques de patients avec des maladies déclarées seront regroupés et analysés, comparés avec les données de sujets à risques et de groupes témoins, en mutualisant les bases de données au service de la recherche. Les résultats de cette initiative unique représentent un potentiel de progrès très attendus par les chercheurs du monde entier.

M.B.

FONDATION FONDAMENTAL SUISSE
Rue du Nant 8 - 1207 - Genève
Tél. +00 41 22 566 30 90
www.fondamental-suisse.org
info@ffsuisse.org



Membres du Conseil de Fondation réunis à Genève le 17 mars 2017: Pr Marion Leboyer, David de Rothschild, Martine Brunschwig Graf, Pr Jean-Michel Aubry, Pr Jean-Dominique Vassali



> Au royaume des aveugles... (T.B. Menahot 35a)

Pour l'ami Yohanan, naturellement...

À qui la faute? À personne, bien entendu. Du moins si l'on en croit la légende, ou plus exactement sa version la plus célèbre, écrite voici plus de 27 siècles par un aède grec que la tradition littéraire continue de nommer Homère.

L'épisode est bien connu: réfugiés dans la grotte du cyclope Polyphème («le bavard»), Ulysse et ses compagnons festoient, tout en sachant que ces géants à l'œil unique sont d'horribles anthropophages. Donc qu'à la fin du repas, ils pourraient bien servir de dessert à leurs hôtes d'un soir. Avec l'aide de ses valeureux suivants, Ulysse confectionne un pieu durci au feu et crève l'œil dudit cyclope. La ruse suprême consiste en ceci qu'Ulysse s'est auparavant présenté à Polyphème comme «Personne». Si bien que répondant à ses congénères qui le harcèlent de questions pour savoir qui lui a crevé l'œil, le géant désormais aveugle ne peut que donner cette confondante information: «c'est Personne». La majuscule ne se signalant guère à l'oral, le subterfuge fonctionne à merveille.

S'il est fort à parier que Polyphème n'était pas juif, il n'en reste pas moins que sa particularité physique (n'être doté que d'un œil), non moins que son funeste destin (être aveugle), peuvent nous amener à nous poser de redoutables questions, du genre: puisque le verset enjoignant de porter des tephilines précise: «tu les porteras *entre tes yeux*» (Deutéronome 6.8), il n'est pas aisé de savoir comment un cyclope juif pourrait s'acquitter de cette obligation!



© Atelier Pier 12015. Base de bois. 1 Wood base. 52x30x14 cm

de se faire des boîtes (*batim*) cubiques. On proscrira par conséquent les géométries fantaisistes du style tephilines pointus ou coniques, de peur, justement, que l'on n'en vienne, par mégarde certes, à blesser, voire aveugler, un coreligionnaire dont on se serait trop approché. Ou encore parce qu'on risquerait de se blesser soi-même, selon l'enseignement de Rav Pappa: «celui qui porte des tephilines ronds se met en danger» (*Menahot* 35a).

Si ce détail peut prêter à sourire, il peut aussi constituer un signe, comme un rappel, de ce qu'aucun compartiment de la Loi ne saurait conduire à une perte, un dommage, un amoindrissement de la vie. Les juristes diraient, suivant en cela le théoricien du droit Hans Kelsen¹, que le verset «*vehai bahem*» («et tu vivras par eux», «eux» désignant bien sûr les commandements; *Lévitique* 18.5) constitue la *Grundnorm* de la Halakhah, sa norme fondamentale régulant toutes les lois qu'elle contient et qui

forment, en elle, système.

Voilà un bien joli clin d'œil adressé par l'ami Polyphème!

Gérard Manent

La question n'est pas que farfelue: il existe en effet un lien entre la cécité accidentelle du cyclope et les paramètres précis encadrant la Mitzvah des tephilines. Le Talmud précise clairement que, concernant la forme que doivent revêtir ces *totafot* (étrange vocable désignant ce que nous nommons couramment aujourd'hui tephilines), il conviendra

Votre exigence

Performance

[pɛʁfɔʁmãs] n.f. -1839; mot angl., de l'a. fr. *parformance* (XVI^e), de *parformer* «accomplir, exécuter». 1♦ Résultat chiffré obtenu dans une compétition. 2♦ Résultat optimal qu'une machine peut obtenir. ♦FIG. Exploit, succès, prouesse.

[pɛʁfɔʁmãs] n.f. -1839; mot angl., de l'a. fr. *parformance* (XVI^e), de

Notre engagement

Gestion discrétionnaire

Conseil en investissements

Négociation et administration de valeurs mobilières

optimal qu'une machine peut obtenir. ♦FIG. Exploit, succès, prouesse.



4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

¹ Lire *Pure Theory of Law*, de Hans Kelsen, 1934.



Le chef étoilé Cyril Lignac à la découverte d'Israël

Le chef le plus populaire de France a raconté, sur les chaînes de télé françaises M6 et Téva, son road-trip culinaire en Israël dans un format court composé de quinze épisodes.

Ce fut à n'en point douter la surprise du chef de la rentrée! Du 4 au 29 septembre dernier sur les chaînes de télévision françaises M6 et Téva, les téléspectateurs ont pu découvrir un nouveau programme: «Le Chef en Israël». À l'occasion de ce format court de quinze épisodes, le chef français Cyril Lignac est parti à la découverte de spécialités gastronomiques du pays à l'image du houmous ou encore du Krembo, de savoir-faire culinaires mais aussi de personnalités attachantes de Jérusalem à Tel-Aviv en passant par le désert de Néguev.

Faire découvrir au plus grand nombre l'étonnante diversité gastronomique israélienne: le pari n'était pas gagné d'avance. Mais les artisans de ce projet ont su se donner les moyens de leurs ambitions. «Cela faisait deux ans que nous étions en discussions autour de cette proposition avec la société de Cyril Lignac, Kitchen Factory Production, explique Karen Serero, de la société de communication Adfinity Group. Cyril Lignac ne s'était jamais rendu en Israël,

mais il avait clairement envie de faire ce voyage culinaire».

Résultat des courses, «Le Chef en Israël» a été produit par Kitchen Factory Production et parrainé par l'office du tourisme israélien (sis à Paris). Il est vrai que l'engagement de Cyril Lignac représente une aubaine pour l'État hébreu. Celui qui triomphe tous les jours avec ses *Rois du gâteau* (1,2 million de fans en moyenne à 18h30) se présente en effet comme l'un des chefs cuisiniers et animateurs de télévision les plus populaires de l'Hexagone.

Fort de sa première étoile obtenue en 2012 au guide Michelin pour son restaurant gastronomique *Le Quinzième* à Paris, le prodige originaire de Rodez avait déjà participé voilà quelques années au format à succès «Le Chef en France», décliné en 2012 au Maroc par le cuisinier baroudeur. Un format que les promoteurs du projet israélien se sont attachés à réactiver.

«L'opération la plus délicate aura été de caler les cinq jours de tournage dans l'emploi du temps ultra chargé de Cyril Lignac, qui s'est rendu en Israël en juin

dernier» rappelle Karen Serero. Mais le miracle a fini par se produire. Et le résultat a été à la hauteur des espérances. D'un épisode à l'autre (d'une durée d'une minute, à l'exception d'un programme spécial de 26 minutes), Cyril Lignac n'a eu de cesse de partager son enthousiasme pour la gastronomie israélienne.

Connu pour son franc-parler et sa bonne humeur, la vedette de la restauration n'a pas boudé son plaisir, évoquant ses découvertes, de Tel-Aviv à Jérusalem en passant par Ein Gedi. Il a notamment confié au site *Happy in Tel-Aviv*, avoir adoré «cuisiner le houmous en plein cœur de la vieille ville de Jérusalem» ou encore «découvrir un berger qui fabrique son fromage dans la vallée de Judée». Autre «révélation» pour Cyril Lignac: le fait que la cuisine israélienne devenue, selon ses mots, «aujourd'hui très tendance et très sexy» soit vraiment un «mélange de toutes les cultures». «Elle englobe la cuisine marocaine, juive, celle des alentours. C'est épicé, doux et amer. Une cuisine du soleil et de la Méditerranée».

© Marc Israel Sallam



Cyril Lignac avec les chefs Moshe Basson et Ronny Basson au restaurant L'Eucalyptus.

Cerise sur le gâteau, le chef étoilé qui a eu un coup de cœur pour la teḥina (la pâte de sésame) a indiqué, au micro de la chaîne i24News, qu'il n'excluait pas d'ouvrir un restaurant à Tel-Aviv si l'opportunité se présentait. «Israël est un pays magnifique avec une culture incroyable», a-t-il encore déclaré lors du tournage du programme, avant de faire part de ses découvertes gastronomiques en temps réel sur le réseau Twitter.

Un engagement courageux qui lui a valu des réactions contrastées sur la toile: des internautes peu suspects de sympathie à l'égard de l'État d'Israël n'ont pas hésité à déverser des commentaires haineux sur le mur Facebook du chef préféré des Français... Sans pour autant gâcher le plaisir des vrais amateurs de gastronomie.



Cyril Lignac au restaurant Lina dans la vieille ville de Jérusalem

Nathalie Harel

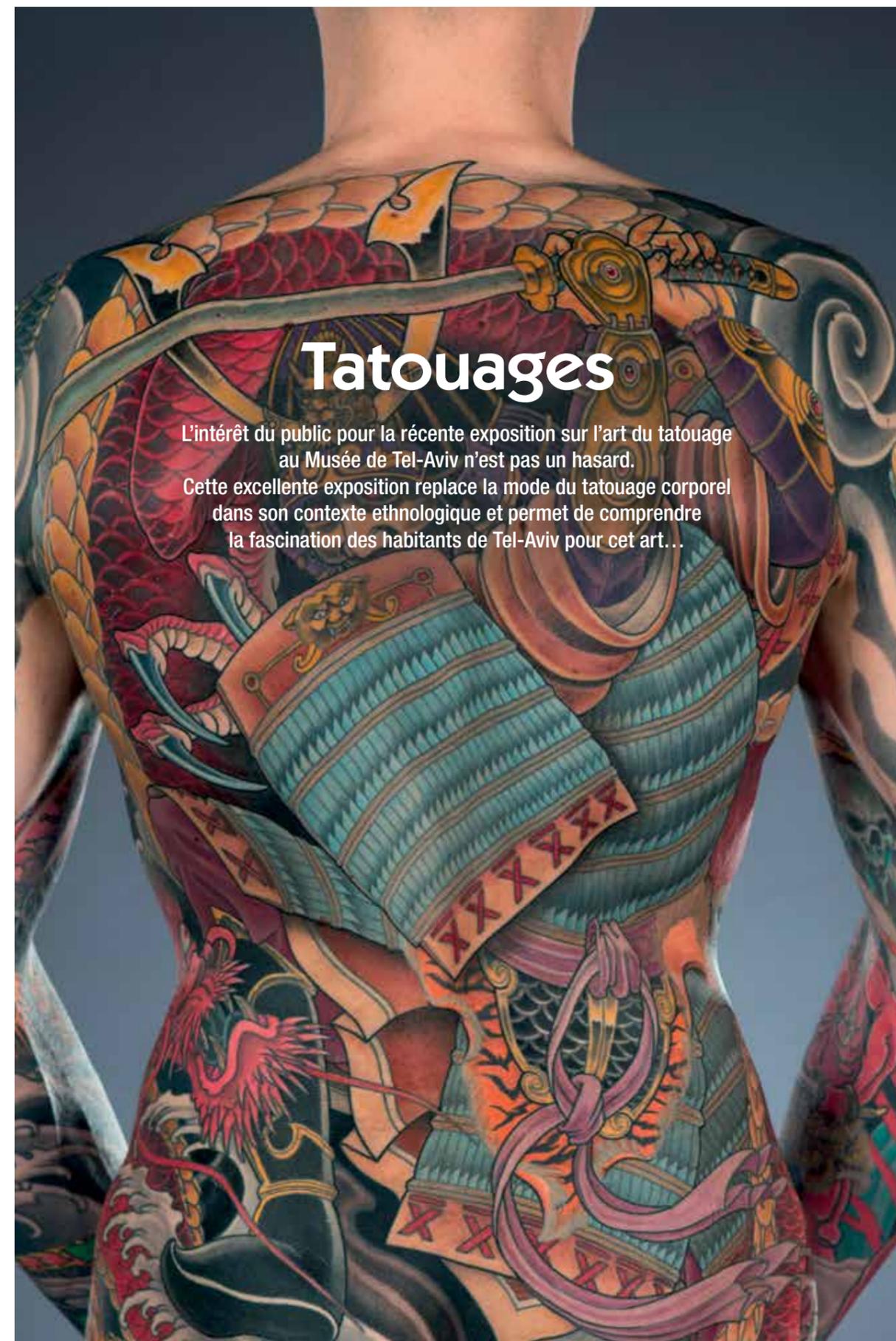
> Les riches heures de la gastronomie israélienne

C'est un fait: de Londres à Paris en passant par New-York, de nombreuses capitales succombent au charme des toques israéliennes. Parmi les précurseurs figure le chef israélien Yotam Ottolenghi, natif de Jérusalem, mais formé à Tel-Aviv et Amsterdam. Ce dernier a su séduire Londres dès 2002 avec ses recettes végétariennes et un livre de cuisine *best-seller* traduit en sept langues. Fort de cinq adresses dans la capitale britannique, il a rapidement été imité. C'est ainsi que la chef Einat Admony a mis le cap sur New-York avec sa trattoria *Balaboosta* établie à Soho. Pour sa part, le chef vedette Eyal Shani est parti à la conquête de Paris en 2013 avec son restaurant *Ha Miznon*, sis dans le Marais: une table de poche à base de pita et qui n'est autre que la déclinaison française de son *alter ego* de Tel-Aviv ouvert deux ans auparavant. Sa recette vedette? Le chou-fleur entier rôti au four, cramé sur les bords, dont on trempe ensuite les fleurettes dans la teḥina. Il est vrai que Paris semble s'être particulièrement épris des saveurs israéliennes. Parmi les derniers exemples en date: l'ouverture de *Tavline* («épices» en hébreu), début 2017, un établissement lui aussi situé en plein cœur du IV^{ème} arrondissement de Paris. À l'origine de cette initiative, le chef Kobi Villot-Malka, qui a été formé chez Alain Ducasse. Il propose un panel de plats israéliens, teintés d'influences méditerranéennes et orientales. On peut ainsi tremper un morceau de *hallah*, la brioche juive, dans un *houmous* préparé avec de la teḥina, des pois chiches entiers et du cumin. Tout en dégustant une shakshuka, des œufs pochés dans des blettes et des épinards, une spécialité de la cuisine séfarade et des pays du Maghreb.

Autre nouveau venu qui ne cesse de faire parler de lui: le *Balagan* (comprendre: joyeuse pagaille en hébreu). Et pour cause, derrière ce restaurant situé à quelques encablures du jardin des Tuileries, se cache Assaf Granit, l'une des stars de la nouvelle cuisine israélienne, qui a fondé le célèbre établissement «Machneyuda» dans le souk de Jérusalem. Après avoir ouvert *The Palomar* en 2014 dans le quartier chinois de Londres, le chef cuisinier âgé de 39 ans s'est appuyé sur son acolyte Uri Navon pour remettre le couvert à Paris au mois de juin dernier, en s'associant à l'équipe de l'Experimental Cocktail Group, déjà aux manettes de plusieurs restaurants de la capitale.

Son ambition: surprendre les papilles des Parisiens avec des huîtres marocaines aux asperges, du bar à la persane, du tartare de bœuf «damascus» aux herbes ou des foies de volaille (dans la pure tradition ashkénaze) rôtis aux épices. Et proposer aux clients une «expérience globale, pas seulement gastronomique», comme le confiait récemment l'intéressé dans les colonnes du magazine «Grazia», en évoquant l'ambiance déjantée qui règne dans ses établissements. Ces influences ont un effet boomerang en terre promise. Dans l'enceinte du restaurant *Popina*, situé à Neve Tsedek, l'un des quartiers les plus branchés de Tel-Aviv, la cuisine fait ainsi partie intégrante de la salle à manger. Tout juste trentenaire, le chef Orel Kimchi, qui a fait ses classes chez Arzak à San Sébastien et chez Joël Robuchon à Paris, ne revendique pas une cuisine moyen-orientale. Mais tous ses ingrédients proviennent du Shouk Ha Carmel voisin, le grand marché de la ville.

N.H.



Tatouages

L'intérêt du public pour la récente exposition sur l'art du tatouage au Musée de Tel-Aviv n'est pas un hasard. Cette excellente exposition replace la mode du tatouage corporel dans son contexte ethnologique et permet de comprendre la fascination des habitants de Tel-Aviv pour cet art...

CABINET FIDUCIAIRE ET FISCAL J.-D. MONRIBOT S.A.

Expert fiscal diplômé

Expert-comptable diplômé

Experts-réviseurs agréés ASR
au sens du code des obligations

Rue du Grand-Chêne 5 - 1002 Lausanne - Case Postale 5636
Tél. 021 311 32 01 - Fax 021 311 32 03

Une partie importante de l'exposition est consacrée au «Projet Tatouage» (*Kaakoua Project*), des photos grand format réalisées par deux trentenaires, Alexander Tilkin et Stas Vainshtein qui ont parcouru les rues de la ville et photographié les personnes arborant des *kaakouim* (tatouages) artistiques avec une évidente fierté.

Pourtant, tatouage et religion juive ont, jusqu'à récemment, fait très mauvais ménage. Le judaïsme rejette toute blessure ou souffrance volontaire et, de manière générale, réprouve l'atteinte au corps humain. Le verset 19.28 du Lévitique est à ce titre parfaitement explicite: «Vous ne ferez pas d'incisions dans votre chair, vous n'imprimerez pas de figures sur vous». Ces marques sont, en effet, associées à des coutumes idolâtres. De plus, le tatouage est évocateur de déshumanisation et de Shoah. La récente projection télévisée du documentaire «Numbered» de Dana Doron et Uriel Sinai sur les jeunes Israéliens qui, par devoir de mémoire, se font tatouer sur le bras gauche le numéro attribué à Auschwitz à un



parent survivant du camp, a provoqué d'intenses débats. Le sujet provoque et ne laisse personne indifférent.

Alors comment comprendre la véritable déferlante de tatouages arborés par les jeunes (et moins jeunes!) sur les plages de Tel-Aviv? Si à l'origine le tatouage permet d'afficher un certain non-conformisme, de reconnaître l'appartenance à un clan, une tribu, une mafia, il semble que la démarche de se faire tatouer relève pour ces jeunes urbains de Tel-Aviv d'un choix philosophique, d'une interrogation sur le corps humain. Pour ces filles et ces garçons, choisir chez le tatoueur un motif indélébile est un cheminement spirituel, une réappropriation du corps pour en faire une œuvre unique d'expression personnelle. D'ailleurs, si toutes les personnes que les deux artistes ont approchées

pour les photographier se sont volontiers prêtées à l'exercice, peu ont souhaité expliquer ou commenter les motifs arborés. Ce serait entrer dans une intimité qu'il faut mériter; on montre, mais on ne partage pas.

À Tel-Aviv, les salons de tatouage se sont multipliés; on tatoue en noir et en couleur. Chaque salon a son «book» et ses spécialités, mais on peut aussi apporter ses dessins perso. Les tatoueurs prennent part aux conventions internationales de tatouage, on assiste ainsi à l'émergence de nouveaux styles et de nouvelles techniques.

Alors le tatouage un acte de liberté revendiquée? À vous d'en juger.

Karin Rivollet

AUBERGE de DULLY

Spécialités au feu de bois
Hôtel ★★★ - Restaurant

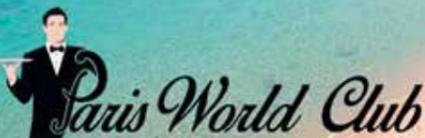
Place du Village 9 • 1195 Dully • Switzerland

Tél. +41(0)21 824 11 49 • info@aubergedully.ch • www.aubergedully.ch

PESSAH 2018

SARDAIGNE, ITALIE
FORTE VILLAGE RESORT 5*

CADRE IDYLLIQUE • PLUIE D'ACTIVITES • KID'S CLUB
GASTRONOMIE RAFFINEE • ANIMATION EXCEPTIONNELLE
CHAMBRES CONFORTABLES ET LUXUEUSES • GLATT CACHER

 Paris World Club

Une prestation exceptionnelle
Du 30 Mars au 08 Avril



Eliane Levy

eliane@parisworldclub.com

FR : +33 1 82 28 85 20

+33 6 35 57 18 43

ISR : +972 7 22 587 744

US : +1 646 328 4700

Israël votre héritier

En votre honneur · en souvenir de vos bien-aimés
pour la vie en Israël

- La fiduciaire KKL Treuhand-Gesellschaft AG du Keren Kayemeth Leisraël vous conseille confidentiellement et personnellement sur tout ce qui concerne les legs et héritages en faveur d'Israël.
- Rédaction de testaments et exécution de dispositions testamentaires.
- Legs avec ou sans compensations, en Suisse ou à l'étranger, également en faveur de tiers, par reprise de valeurs patrimoniales telles qu'immeubles etc.
- Constitution de bourses ou de fondations de caractère individuel et pour projets de recherche.

Bureau pour la Suisse romande:

Rue de l'Athénée 22 · 1206 Genève · tél. 022 347 96 76 · info@kkl-suisse.ch

KKL Treuhand-Gesellschaft AG

Schweizergasse 22 · 8001 Zürich · tél. 044 225 88 00 · info@kkl-schweiz.ch



vent en poupe



Wedding planner: une profession qui a le vent en poupe en Israël

Depuis plus d'une dizaine d'années, on assiste au succès grandissant du métier d'«Organisateur de mariages» en Israël. Si cette profession était jusqu'à présent davantage destinée aux couples disposant d'un budget conséquent, force est de constater que de plus en plus de futurs mariés y ont recours, quitte à réduire la somme allouée à d'autres postes. Bien plus qu'une mode, cette tendance correspond à un réel besoin, et ce d'autant plus pour les francophones qui choisissent d'organiser leur réception en Israël.

Un chapiteau de cirque pour une Bat-Mitzva près de la mer Morte – *Blessing and Success*

Le wedding planner est véritablement le chef d'orchestre d'une réception. Initialement pour un mariage, on fait désormais appel à lui pour toutes les fêtes. Notez que les occasions de faire la fête ne manquent pas au sein de la vie juive, que ce soit pour une «Brit-mila» (circoncision), une Bat ou Bar-Mitzva, un enterrement de vie de jeune garçon (très en vogue depuis peu en Israël) ou encore un «Henné» (fête traditionnelle qui précède le mariage

vement, en dépit de certains traiteurs ou photographes qui, surfant sur la tendance et voyant là une occasion de s'enrichir, s'improvisent «consultants» et proposent leurs services en tant que tels. Aux USA où la profession existe depuis plusieurs décennies, on estime que huit mariages sur dix sont organisés par des «bridal consultants» professionnels.

En Israël, s'ils sont de plus en plus nombreux à tenter de se faire une place

couples assument financièrement leur mariage. Leurs attentes ont changé et ils aspirent à un mariage moins traditionnel, et qui leur ressemble. L'envie d'un mariage original, le manque de temps pour l'organiser, ajouté au manque d'expérience en la matière, expliquent donc en partie ce besoin qu'ont les jeunes couples de faire appel à quelqu'un au carnet d'adresses bien fourni qui «prendrait les commandes» et se chargerait de faire du plus beau jour de leur vie un moment inou-

succès des organisateurs de réceptions: nombreux sont les Juifs francophones qui organisent leur réception en Israël, et l'ignorance de l'hébreu les oblige à faire appel à un professionnel leur servant d'intermédiaire et leur évitant toute mauvaise surprise. C'est aussi le cas des francophones résidant dans le pays qui, s'ils maîtrisent un peu plus la langue – quoique – ne se sont pas pour autant débarrassés de leur accent d'origine et n'ont aucune envie de se faire avoir, préférant eux aussi avoir affaire à un seul interlocuteur, négociateur expérimenté. Selon Harry Haddad, à la tête de la société «Harry Divine Events», plus de la moitié des clients sont français. Il en est de même chez «Blessing and Success», société franco-israélienne spécialisée dans l'événementiel qui a vu le jour en Israël il y a neuf ans et dont la majorité de la clientèle est étrangère. Difficile en effet d'organiser une réception en étant à l'étranger, et sans savoir où et à qui s'adresser. Outre ses qualités de gestionnaire, l'organisateur de réception a l'avantage indéniable de connaître les tendances du moment et de proposer des concepts inédits et innovants. Et quand ce dernier a carte blanche, réception rime avec exception...

Hashamaïm hem hagvoul

«Le ciel est la limite», selon l'expression israélienne: le rêve de tout wedding planner est de pouvoir proposer ce qu'il y a de mieux en matière de réception et forcément, quand le budget le permet, le champ des possibles s'agrandit et les demandes les plus fantaisistes peuvent être assouvies. Sandra Elkaïm (agence Blessing and Success), a ainsi organisé cet été un mariage pour la fille d'un riche homme d'affaires franco-israélien sur un paquebot voguant dans les eaux territoriales où cinq cents convives ont séjourné durant quatre jours. Validité des passeports des invités, transformation de la piscine en piste de danse, liste nominative des convives et de chaque prestataire fournie à l'Autorité portuaire pour des raisons sécuritaires évidentes, la préparation



Un mariage sur un paquebot – Blessing and Success

d'un tel événement constitue un véritable challenge. Elle a également en mémoire le chapiteau de cirque érigé en plein désert pour une Bat-Mitzva. Harry Haddad a pour sa part eu pour demande de faire venir un éléphant. On a également en mémoire le splendide mariage organisé pour un francophone dans le parc de Timna, face aux mines du Roi Salomon, auquel les chanteurs se rendaient en hélicoptère au fur et à mesure de leurs passages sur scène.

La profession est promise à un bel avenir en Israël et les demandes toujours plus fantaisistes se diversifient, comme les «Baby shower partys» (fêtes prénatales) ou encore les fêtes organisées pour un divorce! Récemment, Raphaël Dahan, un jeune nouvel immigrant originaire de Lyon, a créé sa société «She said yes» au concept innovant en Israël: l'organisation de demandes en mariage, comprenant douze scénarios différents, de la demande en montgolfière à celle à cheval sur une plage de Césarée, ou parmi les dauphins à Eilat. Propulsé à la notoriété grâce aux

réseaux sociaux plus efficaces que le bouche à oreille d'antan, 50'000 vues d'une vidéo de demande en mariage en plein spectacle pendant le «Tel-Aviv Comedy Club» ont permis le succès rapide de Raphaël qui n'hésite pas à employer feux d'artifices et drones pour faire dire «oui» à la prétendante...

L'avantage dans l'événementiel est qu'il faut toujours se surpasser et innover, deux domaines dans lesquels les Israéliens sont experts. La nouvelle tendance en matière de réception: «Les mariages nature» plébiscités par de plus en plus de jeunes couples qui recherchent l'originalité et l'authenticité, loin des salles «copier-coller», comme celui qui a fait appel à Ori Fuks (société Bloom) pour organiser son mariage au beau milieu d'une forêt, avec toutes les difficultés logistiques que cela a engendrées. Mais rappelons-le, ceci est le problème du wedding planner sur les épaules de qui tout repose...

Valérie Bitton

*Rapport réalisé par le Bureau central des statistiques



Un mariage en plein air face au Golfe d'Eilat – Harry Divine Events

dans les communautés séfarades). Comme son nom l'indique, il a la responsabilité d'organiser mais aussi de coordonner l'événement de A à Z. En fonction du budget dont disposent les futurs mariés et de leurs attentes, il propose un lieu, des prestataires événementiels (photographes-vidéastes, traiteurs, imprimeurs, etc.) et veille à la logistique et au bon déroulement des opérations dans les moindres détails. C'est un métier à part entière qui nécessite de s'y consacrer exclusi-

vement, dans ce marché prometteur, les professionnels dignes de ce nom sont peu nombreux. Ce jeune pays qui évolue à toute vitesse dans bien des domaines réunit plusieurs facteurs le prédisposant à l'essor de cette profession. Tout d'abord, il faut savoir que les Israéliens sont adeptes du mariage. Selon un rapport publié en septembre 2017*, ils étaient 53'579 à convoler en 2015 (soit 30% de plus qu'en 1955). Par ailleurs, les familles interviennent moins dans la prise de décision et de plus en plus de

bliable, mais surtout réussi! De toute évidence, les mariés – et leurs proches – ont autre chose à faire durant la soirée que de surveiller si le photographe a bien repéré la famille proche et s'il ne manque pas de boissons sur les tables. De même, seul le wedding planner peut gérer la synchronisation parfaite d'un orchestre et de l'arrivée des plats, évitant aux invités de manger froid parce que le DJ refuserait de casser l'ambiance en les priant de regagner leurs tables... Autre facteur qui a favorisé le

> Lital Puller et CAPAnalysis

Avec sa société genevoise CAPAnalysis, Lital Puller propose un google maps de la gestion de portefeuille qui inclut la finance, l'art et l'immobilier. Son outil, qui permet de traquer les commissions et de zoomer sur les performances réelles et les incidences fiscales, s'adresse aux particuliers, aux tiers gérants et autres acteurs institutionnels. Elle s'est rendue avec une délégation suisse, emmenée par la Fondation Nomads, à un forum de l'innovation digitale à Tel-Aviv. Nous lui avons posé quatre questions sur l'intérêt, pour une PME, de participer à ce type de manifestation.



“
**J'AI INVESTI 4 JOURS ET 1'500 FRANCS
 DANS UN FORUM DE L'INNOVATION,
 ET J'AI GAGNÉ 6 MOIS
 DANS LE DÉVELOPPEMENT
 DE MON ENTREPRISE**
 ”

Qu'attendiez-vous de ce forum?

Je voulais obtenir des *insights* sur le «machine learning» (apprentissage automatique des machines par des algorithmes) et savoir comment mieux intégrer dans mon logiciel des graphiques, des arborescences, des bulles et des courbes tout en découvrant ce que propose le marché en terme réalité virtuelle.

Quel est le résultat?

Tout d'abord, il y avait à Tel-Aviv une telle concentration de cerveaux que la stimulation peut être comparée à un dopage technologique. Ensuite, nous avons rencontré avec mon Co-CEO Bruno Gillet deux docteurs en neurosciences et en mathématiques, spécia-

listes du «machine learning». Sur un échantillon anonyme de notre clientèle, nous leur avons demandé de déterminer si le timing des transactions réalisées par les banques et gestionnaires était optimum.

Nous attendons leur début de réponse pour la semaine prochaine. Si cela fonctionne et que nous modélisons cette fonction, nous aurons un avantage concurrentiel exceptionnel.

Quoi d'autre?

Nous avons déjeuné avec le chef de la «cybersécurité fintech» d'*Accenture* (une des plus grandes sociétés de conseils dans le monde). Il a dans son portefeuille 200'000 *start up*; il va étudier notre dossier et nous aider à

créer des synergies dans son réseau. Et enfin, cerise sur le gâteau, nous avons mis la main sur le «chef du garage Microsoft»; c'est lui qui est en charge des nouvelles technologies de réalité virtuelle et hologramme. Nous avons fait une démo et nous sommes entrés en phase de sélection pour être parmi les premières entreprises à tester leurs dernières trouvailles technologiques...

L'investissement en valait-il la peine?

En quatre jours et 1'500 francs d'investissement, nous avons abattu entre 6 et 9 mois de travail. Y a pas photo!

 Philippe Lugassy

> Goscinny: «Faites des BD» qu'il disait!

Cinq cents millions de livres et d'albums vendus dans le monde, des œuvres traduites en cent cinquante langues, une centaine d'adaptations cinématographiques. C'est ce qu'il reste dans les annales des chiffres, mais chacun d'entre nous garde surtout de cette réussite étourdissante un parfum d'enfance ou d'adolescence grâce aux nombreux personnages de Goscinny, le demiurge. Qui se cachait derrière le génie aussi discret sur sa vie que ses origines juives? Le Musée d'art et d'Histoire du Judaïsme propose jusqu'au 4 mars 2018, en partenariat avec l'Institut Goscinny, à l'occasion du 40^e anniversaire de la disparition du scénariste, une grande rétrospective, riche en archives personnelles et documents inédits.

Célébrer un monument n'a rien d'aisé, surtout lorsque l'on rend hommage à une figure aussi modeste que celle de Goscinny. Il est entre autres le co-créateur et scénariste d'*Astérix*, *Lucky Luke*, *Iznogoud* et *Le Petit Nicolas*. Dès l'entrée de l'exposition, un panneau roulant qui semble sans fin fait défiler le nom des albums auxquels l'artiste a collaboré. Mais comment un seul homme, bien sûr en tandem avec ses complices légendaires Uderzo, Morris, Tabary ou Sempé a-t-il pu engendrer tant de héros adulés dans le monde entier en une vie si courte? En effet, ce fils d'immigrés juifs de Pologne et d'Ukraine – surnommé «Walt Goscinny» par l'ami de toujours Gotlib, autre personnalité phare de la BD, d'origine juive – est mort à seulement 51 ans d'une crise cardiaque. Et pourquoi ouvrir les murs d'un musée d'art juif à celui qui n'a jamais fait la moindre allusion à sa judaïté dans son



René Goscinny à sa table de dessin

œuvre là où d'autres en firent la source de leurs écrits? Beaucoup découvriront ainsi, à l'aune de cette rétrospective, qui fut le père d'Astérix le Gaulois, et ce, grâce à une quantité impressionnante d'archives privées (photos, documents administratifs etc.).

L'histoire commence dans les années 20: René Goscinny voit le jour le 14 août 1926 à Paris; il est le fils cadet de Stanislas Goscinny et d'Anna Beresniak. Son grand-père maternel Abraham Lazare a fondé l'imprimerie Beresniak & fils en 1912 dans la capitale, on y imprime ouvrages et revues sionistes et bundistes, en yiddish, hébreu, français, russe et polonais. Lui-même, influencé par le mouvement juif de la Haskala, publiera un dictionnaire érudit yiddish-hébreu. Son petit-fils René s'inscrit dans ce sillage où les mots d'influences multiples sont la force de ses répliques drolatiques. Après la guerre, l'entreprise familiale poursuit ses activités: elle imprime en russe, en 1973, la première édition originale de *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Solje-



Stanislas, Anna, Claude et René Goscinny Paris, 12 février 1927 (photo Simonet)

nitsyne. Elle publie même un certain René Goscinny pour qui cette expérience au milieu des encres est fondatrice de son parcours et de sa passion pour la presse. En 1947, Serge Beresniak, l'oncle qui a échappé à la déportation, reprend l'imprimerie: il fait paraître un faux ouvrage illustré de son

neveu à partir de *La Fille aux yeux d'or* de Balzac pour faire croire à des éditeurs américains que le jeune artiste est déjà connu dans son pays! Pourtant, celui qui incarne pour l'éternité une certaine idée de la France a longtemps vécu loin de son pays de naissance. C'est au père du dessinateur-scénariste que l'on doit ce parcours marqué par l'exil. Stanislas Goscinny est un aventurier, il réalise en 1923 une mission au Nicaragua dans la production agricole, puis revient à Paris et s'associe à Léon Beresniak, un des frères de son épouse, dans une entreprise de matières plastiques. Dès 1927, il est recruté par la Jewish Colonization Association (JCA), une institution qui permet à des Juifs d'Europe orientale, soumis aux statuts iniques de l'Empire russe et victimes de pogroms récurrents, de s'émanciper en s'établissant dans des colonies agricoles au Brésil, en Argentine, au Canada et en Palestine. La famille s'installe à Buenos Aires. Le petit René est scolarisé au collège français, et lui aussi fait ses armes dans l'édition, il contribue à la rédaction et à l'illustration de *Notre Voix*, la

revue des élèves. Il révèle également des dons pour la caricature, en témoignent ses croquis de Churchill et Laval. Comme une préfiguration de sa propre mort précoce, l'adolescent voit son père décéder brutalement en 1943, à l'âge de 56 ans. Son père disparu jeune, on ne saura rien du sort des Goscinny restés en Pologne, la famille de sa mère est, elle, décimée. Lazare meurt en zone libre en 1942. Léon, Maurice et Volodya, les frères d'Anna, sont assassinés à Auschwitz.

Restée avec sa mère démunie financièrement, René quitte l'Argentine en 1945 pour New York, où l'attend une vie faite d'espoirs et d'échecs; il restera 18 mois sans collaborations. Il n'y trouvera jamais vraiment sa place malgré ses rencontres majeures avec Harvey Kurtzman, futur fondateur du magazine *Mad*, Jijé (Joseph Gillain) pilier du journal *Spiou*, et Morris, son complice de *Lucky Luke*. De 1945 à 1951, celui qui rêvait d'être au service de Disney fait des allers-retours entre Paris et New-York; il rentre même dans son pays en 1946 pour effectuer son service militaire à Aubagne, plutôt qu'aux États-Unis.

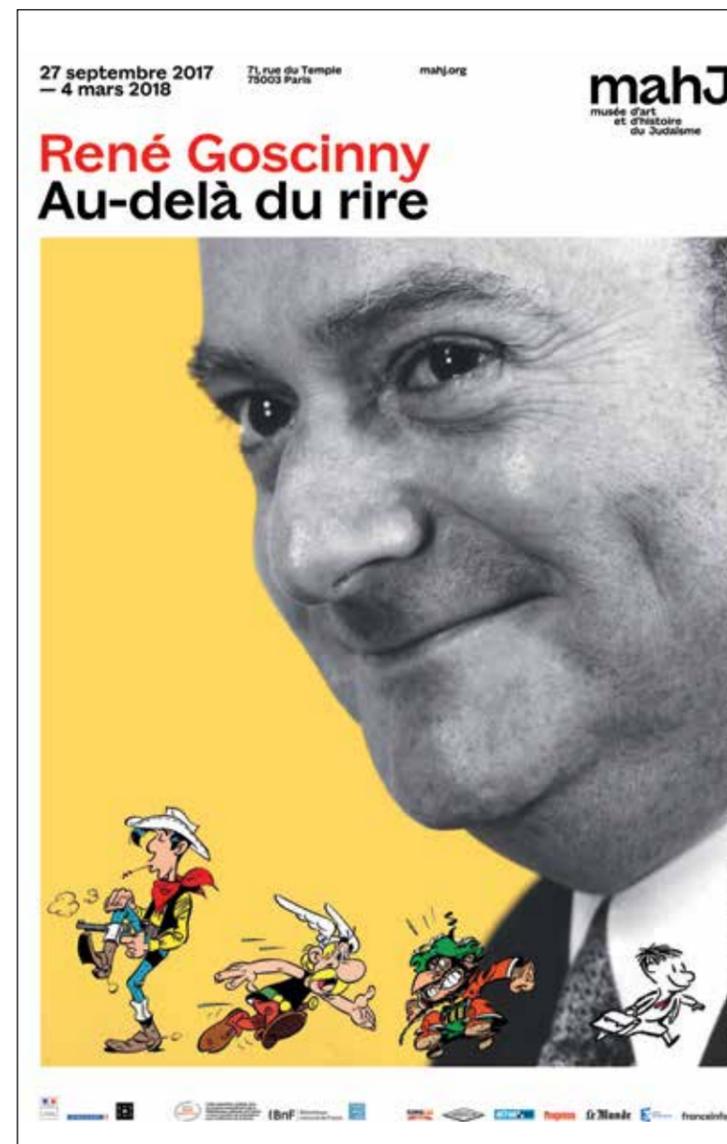
À partir de 1955, le scénariste commence sa folle ascension, marquée par une boulimie de travail, avec ses complices Uderzo, Sempé, Tabary et Morris, d'albums à succès en adaptations cinématographiques. D'ailleurs, la Cinémathèque française organise elle aussi une exposition, «Goscinny et le cinéma» jusqu'au 4 mars 2018. Le maître est également un des fondateurs du magazine *Pilote*, ô combien culte pour tant de lecteurs de BD.

Alors qu'y-a-t-il de juif chez l'artiste Goscinny? Son histoire liée à la Shoah dont il ne parlait jamais, un silence probablement imputable à l'époque, a-t-elle influencé son œuvre? Pour les plus audacieux, c'est chez les Gaulois que l'on trouve des signes des origines du

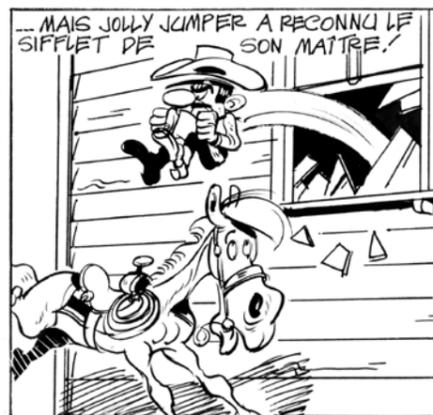
dans une interview accordée à *Bibliobs*: «Une part de moi reste quand même persuadée que mon père, en imaginant ce village où chacun est indispensable et parfois insupportable à l'autre, a inconsciemment réécrit l'histoire de ses origines». De son côté, Paul Salmona, directeur du musée, écrit dans le catalogue de l'exposition: «Ce qui frappe précisément chez Goscinny, c'est l'écart entre les origines, l'enfance, la jeunesse – profondément marquées par le cosmopolitisme juif et une existence véritablement diasporique – et une œuvre parfaitement laïque, emblématique de la France des Trente Glorieuses, au point que certains, à raison, vont jusqu'à en faire un «lieu de mémoire» contemporain. [...]».

Le 5 novembre 1977, René Goscinny abandonne à jamais son bureau en bois et sa machine à écrire, qui trônent à l'entrée de la rétrospective du MAHJ. Lors d'une visite de routine chez son cardiologue, il fait un test d'effort et s'effondre. Il repose dans le carré juif du cimetière du Château à Nice. Dans un film consacré au journal *Pilote*, Goscinny avait été interrogé sur son parcours. «Avez-vous le sentiment d'avoir réussi?» lui demande-t-on. Il répond qu'il a réussi au-delà de ses espérances, lui qu'on prenait pour un fou à vouloir vivre de son rêve: faire des bandes dessinées.

Paula Haddad



Affiche de l'exposition



René Goscinny (scénario) et Morris (dess.), avec un assistant de Morris (dess.). Lucky Luke: La Ballade des Dalton, 1978. pl. n°105-108. Encre de Chine sur papier

> Journée européenne de la culture juive

Conférence d'Ilan Greilsammer: «Israël - Diaspora: solidaires et critiques»

«Israël est un refuge pour chaque Juif», affirme d'emblée **Ilan Greilsammer**. Et ce professeur de sciences politiques à Bar-Ilan nous explique que le monde très antisémite du XIX^e siècle et la naissance des indépendances européennes ont entraîné la nécessité d'un État juif, ouvert à toute la diversité des communautés juives mais porteur d'une idéologie unificatrice, celle d'un Juif nouveau sur une terre ancestrale. Renover le peuple juif impliquait à cette époque de tourner le dos à la Diaspora, à sa faiblesse, à sa peur, à son caractère trop intellectuel. Pour fonder un Israël solide, il fallait en effet un Abraham, un Samson, un Juif fort, un Hébreu pionnier proche de sa terre et non cette image caricaturale du Juif pauvre et soumis des shtetl d'Europe de l'est ou des mellah nord-africains.



un ferme soutien des communautés juives de la Diaspora. Politique aussi car certains politiciens, face à leur électoralat juif, hésitent à critiquer ouvertement les positions israéliennes.

En même temps, le procès Eichmann a fait découvrir aux jeunes Israéliens un monde inconnu, celui de la culture

“
**ISRAËL
EST UN REFUGE
POUR
CHAQUE JUIF**
”

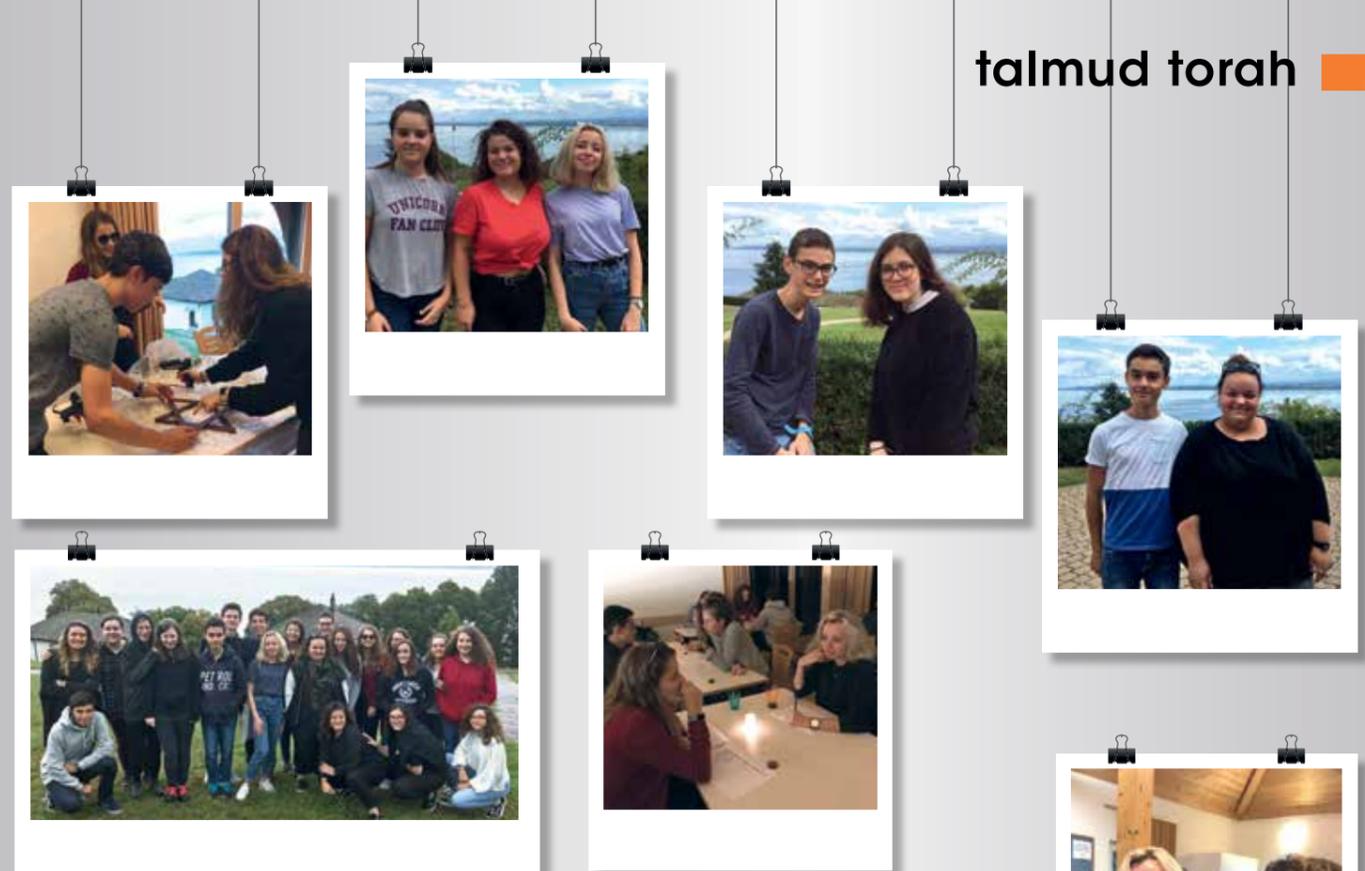
et du patrimoine de la Diaspora. En effet, la Shoah leur avait été tue par les rescapés qui ne pouvaient ou ne voulaient en parler, si bien que cette nouvelle génération, occupée par Tshal et les mouvements de jeunesse fondateurs, ne posait aucune question à ses parents et ne comprenait pas leur apparent manque de réaction face aux S.S. Le procès Eichmann lui apprend donc à reconsidérer l'histoire de la Shoah et à ne plus opposer les jeunes sabras forts et courageux aux Juifs faibles et veules de la Diaspora.

La Shoah devient importante dans la fondation de l'État d'Israël qui voit aussi arriver les Juifs d'Union soviétique, les Séfarades d'Afrique du Nord, les Éthiopiens, si bien que d'étroites relations se nouent entre Israël et la Diaspora.

Ilan Greilsammer soulève alors LA question: si les Juifs de la Diaspora soutiennent Israël et que ce soutien est bien évidemment essentiel pour sa survie et son existence, doivent-ils pour autant soutenir aveuglément toutes ses politiques?

Sa réponse est claire: non! Étant donné que les Israéliens eux-mêmes sont divisés sur les plans social, économique et politique, les Juifs de la Diaspora ont eux aussi le droit d'émettre leur propre opinion, positive ou négative, car Israël appartient bien sûr aux Israéliens mais aussi aux autres Juifs. Ils ne doivent pas craindre qu'une critique négative d'Israël ne donne des armes aux opposants ou aux antisémites. Il conclut en répétant que tout Juif peut et doit faire entendre ses opinions aux Israéliens.

K.H.



> Chabbaton de rentrée des enseignants 5778

Le début du mois de septembre est arrivé et, avec lui, la rentrée du Talmud Torah qui approchait à grands pas. Mais pas de panique! Les Morim et les Madrihim se sont retrouvés pour le Chabbaton annuel afin de préparer une année exemplaire.

Grâce à l'aide indispensable d'Olivia Apter, toute l'équipe a pu préparer les programmes et les plannings des classes, tout en passant de bons moments ensemble. Les Morim et Madrihim ont aussi pu apprendre à mieux se connaître à travers un «Speed Dating Juif» ainsi qu'avec des activités de team-building telles que le «spaghetti challenge».

Bien que le week-end a été un réel succès, la leader incontournable du Talmud Torah, Emilie Sommer, nous a beaucoup manqué et nous nous réjouissons de la revoir parmi nous tout bientôt!

S.C.

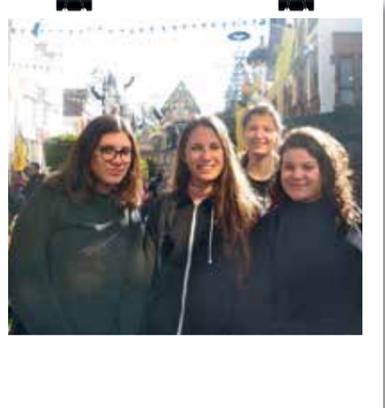


Avec **EL AL** Votre premier choix en vol direct de Genève ou via Zurich à destination d'Israël. Evidemment!



WE ARE NOT JUST AN AIRLINE WE ARE ISRAEL !

The Airline of Israel
EL AL
www.elal.co.il 044 225 71 71



> **Le coin des ABGs**

En octobre dernier, les activités ABGs ont repris avec une sortie à Europa Park. Vingt jeunes se sont retrouvés de bon matin pour passer une journée dans cet immense parc d'attraction allemand aux couleurs d'Halloween. Il y avait des attractions pour tous les goûts et partout: dans les airs, dans l'eau, dans l'obscurité, rapides, moins rapides...
 Tout le monde a trouvé son bonheur et a pu surpasser ses limites et ses peurs en tentant quelques sensations fortes comme les fameuses montagnes russes, incontournables et mythiques dans ce parc.
 Merci aux ABGs pour leur bonne humeur et leur enthousiasme, aux parents pour s'être levés aussi tôt et couchés aussi tard pour leurs enfants et merci aux accompagnants Ilan, Loris et Tiffany pour avoir rendu cette journée possible!
 À bientôt pour de nouvelles activités!

 P.S.



 **SOFGEN**TM
BANKING IT WORLDWIDE

Solutions en informatique bancaire

> À propos de l'article «Carl Lutz (1895-1975), diplomate suisse et Juste parmi les Nations» paru dans le numéro 65...

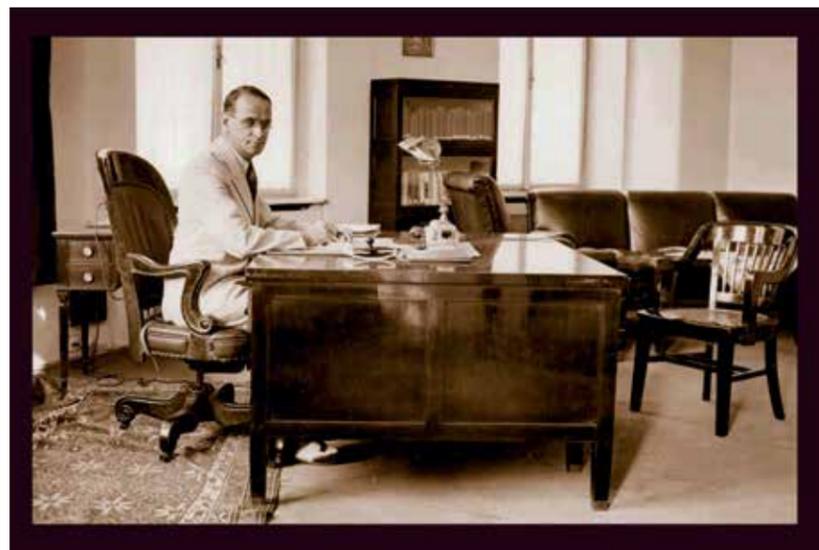
Il me faut impérativement revenir sur le regrettable article de M. Honoré Dutrey car toute personne ayant assisté à ma conférence du 29 mai sur Carl Lutz aura constaté que cet article est entaché d'erreurs: il ne reflète pas l'esprit dans lequel Carl Lutz a agi à Budapest entre 1942 et 1945. Les propos de cet article ne sont pas du tout les miens.

Antoine Leboyer, chargé des grands événements au GIL, a introduit ma conférence en demandant

aux personnes dont la famille a été sauvée par Carl Lutz de lever la main. Ce fut un des moments les plus émouvants de cette inoubliable soirée avec une dizaine de mains levées dans un silence assourdissant. Dont celle d'Agnès Hirschi, la fille adoptive de Carl Lutz.

Puis vinrent les discours des ambassadeurs: S.E. M. Valentin Zellweger, ambassadeur de Suisse à l'ONU, nous informait qu'un module sur Carl Lutz, datant de 2017, est intégré à la formation des diplomates suisses. Puis S.E. Mme Aviva Shechter, ambassadeur d'Israël à l'ONU, rappela la Mémoire de ces Justes parmi les Nations, qui en sauvant un ou 70'000 Juifs au péril de leur vie, *ont sauvé l'humanité tout entière*. Enfin, M. Zsolt Orbán, consul de Hongrie en Suisse, rappela que Carl Lutz est une figure largement reconnue en Hongrie et que son gouvernement est attaché à la rénovation de la Maison de Verre de Budapest, musée dédié à l'action de Carl Lutz durant la guerre. Représentant entre autres les intérêts

britanniques en Hongrie, Carl Lutz était en charge de l'exécution du Livre Blanc, dans lequel les Britanniques au-



torisaient l'immigration de 75'000 Juifs en Palestine, entre 1939 et 1944. Dans ce cadre, de janvier 1942 à mars 1944, plus de 10'000 Juifs ont eu l'autorisation d'émigrer grâce à l'action de Carl Lutz. Lorsque les frontières furent fermées le 15 mars 1944 suite à l'invasion de la Hongrie par l'Allemagne, 7'800 Juifs étaient «en partance» pour la Palestine. Dès sa première entrevue avec Adolf Eichmann, Carl Lutz comprit que ce dernier ne laisserait aucun Juif quitter la Hongrie. Et effectivement, aucun ne trouvera le salut avant la libération de Budapest. Carl Lutz a utilisé sa position, toute la logistique dont il disposait et surtout le courage des jeunes sionistes afin de gagner du temps et de protéger, en mettant sous protection diplomatique helvétique 76 bâtiments et en distribuant plus de 100'000 lettres de protection, tous les Juifs qui virent la Suisse comme un état sanctuaire, dernier rempart avant une déportation certaine. Si Carl Lutz écopa à son retour en Suisse d'un blâme pour avoir outrepassé

ses prérogatives, l'enquête administrative demandée par le Département Politique Fédéral pour évaluer l'action de la légation de Budapest confirma en 1945 le comportement irréprochable de Carl Lutz.

Non, M. Honoré Dutrey, Carl Lutz n'embarrasse la conscience de personne! Non, il ne s'est pas non plus démené pour avoir le prix Nobel. Il a été nommé trois fois par des pays différents dont une fois en 1962 par le Président de l'État

d'Israël lui-même, Yitzhak Ben-Zvi. Non, il n'a pas cherché de compensation financière pour son action et non, ce n'était pas un bigot. Il illustre les valeurs que notre pays essaie de déployer dans le monde, à savoir une neutralité positive, généreuse et ouverte sur le monde extérieur. Il incarne une de ces histoires positives dont les gens aiment se souvenir. Dernier point: le mémorial des chaussures à Budapest, que nombre d'entre vous connaissent, a été dressé précisément à l'endroit où Carl Lutz, un soir de novembre 1944, plongea dans le Danube jusqu'à la taille pour sauver une jeune femme atteinte d'une balle à l'abdomen et qui venait d'être sauvagement jetée dans le Danube par les Croix Fléchées.

«Les lois de la vie sont plus fortes que les textes de lois»

Carl Lutz (1895-1975)

 Frédéric Hayat



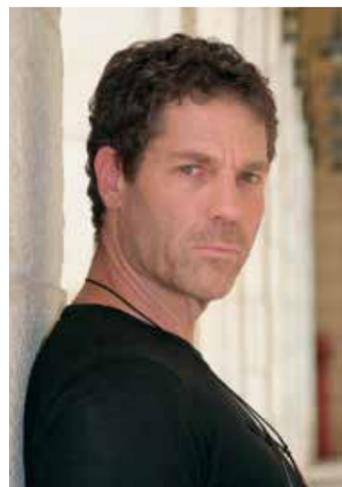
L'irrésistible ascension de la Batsheva Company

La célèbre compagnie de danse de Tel-Aviv a gagné ses lettres de noblesse en Israël comme à l'étranger. Et ce, grâce au talent de son directeur artistique depuis près de trois décennies, Ohad Naharin, qui devrait passer la main en septembre 2018. Pas de quoi inquiéter les adeptes du «Gaga», la technique de danse inventée par le maître des lieux...

Une page va bientôt se tourner pour la Batsheva company, la plus célèbre troupe de danse israélienne. Âgé de 65 ans, son directeur artistique, **Ohad Naharin**, qui a pris ce poste voilà vingt-sept ans, a en effet annoncé l'été dernier sa décision de passer la main en septembre 2018. Il sera remplacé à ce poste par Gili Navot, 36 ans, qui fut membre de la troupe de Tel-Aviv de 1999 à 2008. Mais les adeptes de la Batsheva peuvent rester sereins. Considéré comme l'artisan de la réussite internationale de la troupe, Ohad Naharin a en effet annoncé qu'il continuerait à offrir ses services de chorégraphe à la compagnie de danse...

De quoi lui permettre de poursuivre sa «success story»... Car une chose est sûre, la Batsheva est devenue une institution phare de la culture israélienne. Fondée en 1964 par la baronne Batsheva de Rothschild, la compagnie a démarré comme une troupe de répertoire sous les auspices de Martha Graham, la mère fondatrice de la danse moderne outre-Atlantique. Dans les années 70, le

duo israélien David Dvir et Shelley Shir reprend le flambeau et insuffle un nouvel esprit à la compagnie israélienne. Mais c'est sous la houlette du chorégraphe Ohad Naharin, que la «troupe»



Ohad Naharin

– elle comporte également un «ensemble» de jeunes danseurs âgés de 18 à 24 ans – gagne ses lettres de noblesse. Originaire du kibboutz de Mazra, au Nord d'Israël, fils d'un acteur d'Habima devenu psychothérapeute et d'une danseuse, Ohad a commencé sa carrière

au sein de la Batsheva, avant de parfaire sa formation à New-York, à l'invitation de Martha Graham. Adeptes du studio de la danseuse Kazuko Hirabayashi, il rejoint en 1980 la Mudra de Maurice Béjart à Bruxelles pour une année.

À son retour en Israël, Ohad Naharin danse dans l'ensemble Bat Dor, et s'expatrie de nouveau à New-York, avec son épouse japonaise (ndlr: décédée depuis des suites d'un cancer). Pendant dix ans, il y fera ses débuts de chorégraphe. Nommé directeur artistique de la Batsheva en 1990, il se fera connaître comme l'inventeur d'un langage corporel révolutionnaire, le «Gaga». Une technique radicalement nouvelle, qui bannit le miroir du studio de danse, et oblige les danseurs à réagir à des instructions verbales, au lieu de réaliser des combinaisons de mouvements. «Nous apprenons à aimer notre sueur, nous découvrons notre passion du mouvement, et la relient à l'effort, nous découvrons à la fois l'animal en nous et le pouvoir de notre imagination» écrivait Naharin en 2008 à propos de la technique «Gaga».

Doté d'une solide formation musicale, le chorégraphe n'a jamais cessé de collaborer avec des musiciens professionnels pour ses travaux, à l'image d'Avi Balleli, Dan Makov ou Ivry Lider. La troupe s'est illustrée avec «Kyr» (1990) qui comporte notamment la fameuse interprétation de la prière «Ehad mi Yodea», un chant sacré de Pessah repris sur un air de rock... En France, où il s'est produit de nombreuses fois au festival de danse de Montpellier, au théâtre de Chaillot et même au Palais Garnier, Ohad s'est notamment fait connaître avec «Hora»: un spectacle dont le titre fait à la fois référence à la danse folklorique des pionniers, «mais qui signifie aussi heure en espagnol ou jambe en polonais» avait soulevé non sans humour le chorégraphe israélien.

Dans son pays, Ohad Naharin s'est hissé au rang de héros culturel, voire de gourou, fort de son statut de chef de file incontesté de la danse contemporaine israélienne et d'artisan de la réussite mondiale de la Batsheva. Connu pour ses coups de gueule, il affiche des positions politiques d'autant plus courageuses que la troupe reste largement financée par des subsides publics.

«Lorsqu'on me demande pourquoi j'ai intitulé ma dernière pièce «Dernier Travail», je réponds parfois qu'il s'agit peut-être bel et bien de ma dernière œuvre» confiait-il en 2016 à Tomer Heymann qui a accompagné pendant huit ans le chorégraphe pour réaliser son documentaire «Mr Gaga». Avant d'expliquer pourquoi il était particulièrement remonté par la politique menée par l'actuel gouvernement israélien, et sa très controversée ministre de la Culture, Miri Regev. Mais n'en déplaise à ses détracteurs, Ohad Naharin n'a toujours pas dit son dernier mot.

Nathalie Hamou

LAST WORK
Bâtiment des Forces Motrices à Genève
Dimanche 17 décembre à 17h00
Lundi 18 et mardi 19 à 20h30



> Chorégraphes sans frontières

Certains y voient la marque d'une politique déficiente à l'égard des talents locaux. D'autres le signe d'une créativité débordante. Toujours est-il que les chorégraphes israéliens ont le vent en poupe à l'international. Selon un rapport du centre de recherche Pilat, la danse «made in Israël» est le domaine des arts vivants qui s'exporte le mieux. Au point que beaucoup sont tentés de quitter leur pays d'origine pour exercer leur art. C'est notamment le cas de l'ex-danseur de la Batsheva Company (qui est aussi percussionniste et compositeur), Hofesh Shechter, relocalisé à Londres et dont la dernière création, «Grand Finale», présentée à La Villette, a électrisé Paris en septembre dernier.

Idem pour Emanuel Gat, l'enfant prodige de Hadera, formé pour devenir chef d'orchestre et qui a découvert la danse contemporaine sur le tard à l'âge de vingt-trois ans. Figure montante au sein de la compagnie Liat Dror-Nir Ben Gal, Gat s'est imposé comme l'un des chorégraphes indépendants les plus convoités du moment. Trois ans après avoir fondé sa troupe à Kyriat Gat, le danseur part s'installer en Provence, où il crée pour les plus grandes institutions, qu'il s'agisse des ballets de Brème ou des ballets de l'Opéra de Paris. Mais ces histoires d'émigrations artistiques ne concernent pas seulement les stars de premier plan.

Sacrée jeune chorégraphe de l'année 2004, par le Ministère de l'Éducation Israélien, Deganit Shemy, formée à l'académie de musique et de danse Rubin de Jérusalem, exerce son art à New-York. Tandis que le jeune danseur Matan Zamir, une ancienne recrue des compagnies «Kibbutz danse contemporaine» («Ha Kibbutzit»), «Bat Dor», et «Batsheva», s'est installé à Berlin, où il danse avec l'ensemble de la chorégraphe Sasha Waltz. Globalement, les artistes israéliens sont d'autant plus tentés de s'expatrier sur le Vieux continent, qu'ils peuvent y trouver des financements pour vivre de leur art.

Une mission quasi impossible dans leur pays d'origine. Alors que le nombre de troupes de danse, de représentations et de spectateurs a quasiment doublé entre 2000 et 2008, les subsides publics n'ont augmenté que de 25% sur la période. Sur ce total, la part de la Batsheva était en légère diminution ces dernières années. De quoi décourager les jeunes talents. Même si de grandes figures de la danse israélienne (Ohad Naharin, Yasmien Godder) ont finalement préféré Tel-Aviv à New-York. Des «come back» qui ont contribué à dynamiser de manière décisive la création locale.

Autre cas de figure: celui des chorégraphes qui parviennent à exporter leurs créations plusieurs années de suite. À l'image du danseur Hillel Kogan (qui a été l'assistant d'Ohad Naharin, de la Batsheva Company), dont le spectacle de danse «We Love Arabs», joué en duo avec le danseur arabe israélien Adi Boutrous, et décliné en quatre langues, fait un tabac depuis déjà près de quatre ans dans de nombreux pays, dont la France, la Suisse et l'Australie.

N.H.



musique

«Tango Ladino»
le 3^e CD de Keren Esther



Après *A la una yo naci* et *Fuente Nueva*, Keren Esther poursuit le projet d'enregistrer son troisième album. Un album qui fleurera les chansons séfarades et les tangos sur un CD qu'elle souhaite proposer à l'issue de son spectacle programmé pour le 28 janvier 2018, sur la scène de l'école de musique *Catalyse*, à Genève. Le spectacle-concert – d'ailleurs mis en scène par la talentueuse metteuse en scène Valérie Poirier – sera l'occasion de mettre en avant Clarisse Nicoïdsky, la poétesse la plus importante de langue séfarade du XX^e siècle, et le grand poète juif argentin Juan Gelman. Les arrangements musicaux seront signés par le guitariste argentin Narciso Saul. Gaëlle Poirier, enfin, apportera toute sa magie au projet par l'entremise de son bandonéon. L'aperçu de ce travail est audible grâce à la vidéo «Klaro del diya» sur Youtube.

Retrouvez et soutenez Keren sur Internet:
www.keren-esther.ch

théâtre

Frida/Diego – Marcela San Pedro

Frida/Diego, c'est le titre d'une pièce qui veut commencer comme une fête; joyeuse, pleine de couleurs et de musique, pour devenir progressivement un espace de réflexion et d'échange sur des thèmes vastes et inépuisables: la pratique artistique, les relations amoureuses, la douleur physique et morale, l'Histoire, la lutte des sexes, la lutte des classes, l'engagement de l'artiste, la terrible cruauté et beauté de la vie. En nous intéressant à Frida Kahlo et Diego Rivera, ces deux figures singulières de la peinture contemporaine mexicaine et mondiale, nous voulons mettre en mouvement des thématiques qui nous posent problème, nous fascinent et nous concernent encore aujourd'hui.

Du 23 janvier au 4 février 2018



Théâtre du Loup, Genève

musée

Cabinet d'arts graphiques

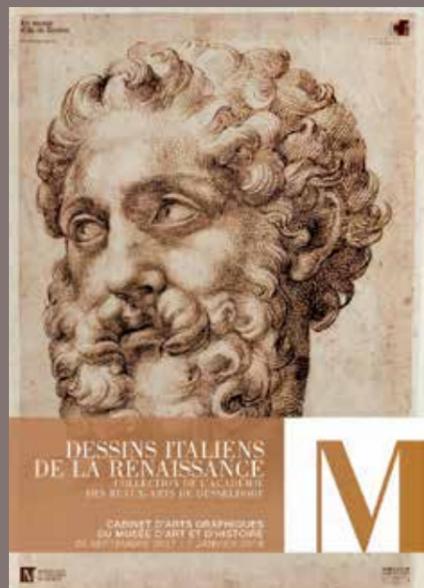
Dessins italiens de la Renaissance

Collection de l'Académie des beaux-arts de Düsseldorf

Une centaine de dessins appartenant à l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf montre la variété et la richesse de cette pratique dans différentes régions d'Italie aux XV^e et XVI^e siècles. Lors de cette période charnière qui voit l'essor de profonds changements socio-artistiques, le dessin sur papier devient un moyen d'étude et d'expression privilégié, tant pour la transmission de modèles anciens que pour l'élaboration d'idées. Conçu comme une nouvelle forme d'art indépendante, il acquiert également le statut d'œuvre d'art achevée. La collection de Düsseldorf – la plus ancienne de ce genre au nord des Alpes et sans exemple comparable en Suisse – illustre parfaitement ces différentes fonctions, grâce à des œuvres aux qualités techniques et artistiques exceptionnelles.

Jusqu'au 7 janvier 2018

Musée d'Art et d'Histoire de Genève

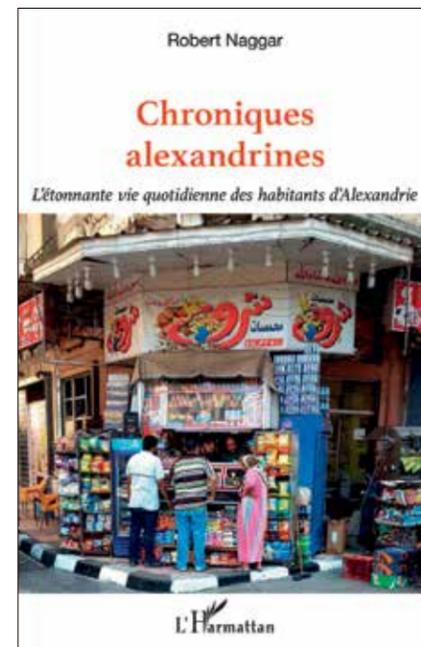


DESSINS ITALIENS DE LA RENAISSANCE
COLLECTION DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE DÜSSELDORF
CABINET D'ARTS GRAPHIQUES DU MUSÉE D'ART ET D'HISTOIRE DE GENÈVE
DU 7 JANVIER 2018 AU 7 JANVIER 2018

lire

Chroniques alexandrines
L'étonnante vie quotidienne des habitants d'Alexandrie
De Robert Naggar

Cinquante ans après avoir quitté le pays, l'auteur Robert Naggar, membre du GIL, reçoit un chèque de quelques milliers de dollars en provenance d'Égypte. Cette manne inattendue l'entraîne dans une incroyable aventure, celle de la réappropriation des biens familiaux séquestrés par le gouvernement Nasser. Au cours de ses démarches, il rencontre des Alexandrins que rien ne l'avait préparé à côtoyer: fonctionnaires, avocats, chauffeurs de taxis, directeurs de banques, paysans



ou simples passants. Nous découvrons à travers ces pages un peuple attachant, plein de gaieté, de gentillesse, d'hospitalité ou de fatalisme. Des rues de la cité aux plages du palais de Montaza, des bureaux administratifs aux grands magasins, des jardins enchanteurs aux marchés envahis de parfum d'épices, des sanctuaires religieux aux insolites scènes villageoises, ces chroniques sont le résultat de quatorze ans de voyages en Égypte. Une lecture souvent ludique, parfois sérieuse, toujours vivante...

théâtre

Alleen

Voici Eva. Elle a beau être blanche, européenne, bien intégrée, les yeux de toute la société sont braqués sur elle. Est-ce parce qu'Eva est amoureuse d'un jeune homme à la peau basanée? Qu'est-ce que cela



Théâtre Saint-Gervais

peut bien changer? Dans ce monologue de grande classe interprété par Sara De Roo, tout pourrait être simple. Mais rien ne l'est. Élaboré à partir de la correspondance que la comédienne a échangée avec l'auteur belgo-marocain Fikry El Azzouzi, «Alleen» agit à la manière d'une planche jetée entre les rives d'identités culturelles différentes, posant la question des liens entre le politique et le personnel, le monde extérieur et le théâtre, les passions réfrénées et le jugement des autres. Un *seule-en-scène* beau et cruel qui égrène ses archipels de solitudes et laisse deviner que le gouffre est très profond, mais la volonté très grande. Ou que la volonté est très grande, mais le gouffre très profond...

Du 18 au 20 janvier 2018

théâtre

La Grande et Fabuleuse Histoire du Commerce

C'est le sens du détail qui donne toute sa valeur à une fresque. Comme ici, dans cette *Grande et fabuleuse histoire du commerce*, qui met en scène – à quarante ans d'intervalle – cinq vendeurs itinérants plus ou moins désabusés. Joël Pommerat, l'auteur, s'est lui-même initié aux techniques et au jargon des VRP pour accentuer le réalisme de son immersion dans les rouages de la société marchande. Confusion des valeurs et cynisme sont les ingrédients immuables de cette fable grinçante qui, empruntant aussi bien au drame qu'à la comédie, traque les dérives des relations humaines dans un monde régi par les lois du capitalisme.

Un sujet en or pour Elidan Arzoni et sa Compagnie Métamorphoses, soucieux.
Du 9 janvier au 28 janvier 2018

Théâtre du Grütli, Genève



Déjà au cinéma...



Madame D'Amanda Sthers

Anne et Bob, un couple d'Américains fortunés récemment installé à Paris, s'apprêtent à donner un grand dîner et convient douze invités triés sur le volet, réunissant la haute société anglaise, française et américaine. Mais lorsque Anne réalise qu'un treizième couvert est posé pour Steven, le fils du premier mariage de Bob, elle panique: pour cet événement mondain, hors de question de provoquer le mauvais sort! Elle demande à Maria, sa domestique, d'enfiler une robe et de se faire passer pour une riche amie espagnole. Maria se retrouve assise à côté de David, un expert en art issu de la noblesse britannique. Aussi quand, sous le charme de Maria, il la recontacte le lendemain, révéler sa véritable identité est impossible. Une romance commence, qui va faire trembler les valeurs élitistes et le mariage d'Anne. À moins que cette dernière n'arrive à l'étouffer...

D'après une histoire vraie

De Roman Polanski

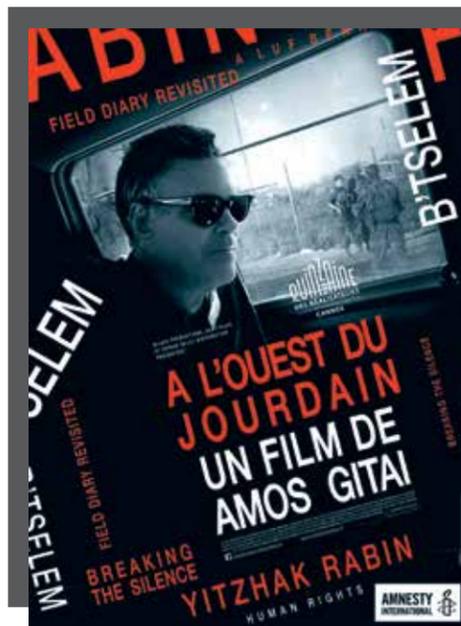


Delphine est l'auteur d'un roman intime consacré à sa mère, devenu best-seller. Déjà éreintée par les sollicitations multiples et fragilisée par le souvenir, elle est bientôt tourmentée par des lettres anonymes l'accusant d'avoir livré sa famille en pâture au public. La romancière est en panne, tétanisée à l'idée de devoir se remettre à écrire. Son chemin croise alors celui d'Elle. La jeune femme est séduisante, intelligente, intuitive. Elle comprend Delphine mieux que personne. Delphine s'attache à Elle, se confie, s'abandonne. Alors qu'Elle s'installe à demeure chez la romancière, leur amitié prend une tournure inquiétante. Est-elle venue combler un vide ou lui voler sa vie?



Le Brio De Yvan Attal

Neïla Salah a grandi à Créteil et rêve de devenir avocate. Inscrite à la grande université parisienne d'Assas, elle se confronte dès le premier jour à Pierre Mazard, professeur connu pour ses provocations et ses dérapages. Pour se racheter une conduite, ce dernier accepte de préparer Neïla au prestigieux concours d'éloquence. À la fois cynique et exigeant, Pierre pourrait devenir le mentor dont elle a besoin... Encore faut-il qu'ils parviennent tous les deux à dépasser leurs préjugés.



À l'ouest du Jourdain D'Amos Gitaï

Amos Gitaï retourne dans les territoires occupés pour la première fois depuis son film documentaire *Journal de campagne* (1982). Le cinéaste circule en Cisjordanie, où il est témoin des efforts citoyens israéliens et palestiniens pour tenter de dépasser les conséquences d'une occupation qui dure depuis cinquante ans...



théâtre Lampedusa Beach/ Snow

Lampedusa Beach, Lampedusa Snow: deux monologues de l'écrivaine sicilienne Lina Prosa sur les migrants

La Comédie, Genève

qui, chaque jour, tentent de fuir la guerre et la misère en passant à l'Occident. Deux textes forts où l'auteure offre une parole poétique à ceux qui ont tout perdu, aux bannis de notre monde. Dans le premier volet, Shauba, une jeune femme africaine embarquée sur une charrette de la mer, fait naufrage avec plusieurs centaines d'autres migrants à quelques dizaines de milles de Lampedusa. Pendant un moment, elle résiste à la noyade, raconte, puis coule à pic et continue de raconter. Le second volet s'inspire d'un fait divers: il y a près de six ans, cent Africains débarqués à Lampedusa ont été déplacés dans les Alpes à 1'800 mètres d'altitude et laissés là, dans l'attente des formalités d'identification. À la frontière entre l'Italie et la Suisse, Mohamed attend, avec ses compagnons d'infortune, un sort meilleur. Mais rien ne vient. Il décide alors d'entreprendre une ascension vers «l'autre vallée»...

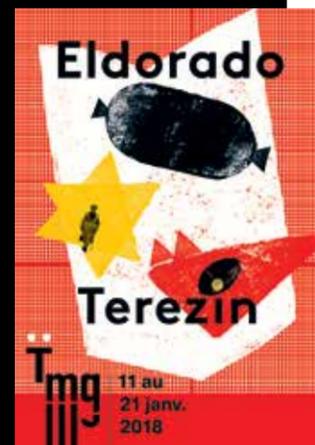
Du mardi 13 au mardi 20 mars 2018

théâtre Eldorado Terezín

Eldorado Terezín: Bienvenue à Theresienstadt, le camp vitrine du régime nazi! Ici, tout est savamment orchestré pour cacher l'indicible et faire miroiter au visiteur un cadre idyllique: parterres de fleurs débordants, devantures fraîchement peintes, terrains de jeu et même un pavillon de musique... La délégation de la Croix-Rouge, envoyée pour inspecter les lieux, repart satisfaite. La nuit, le décor change, la misère du ghetto reprend le dessus. Cantonnés dans un baraquement, les détenus assistent à la lecture clandestine d'une pièce satirique pour marionnettes, dans laquelle le roi Analphabète 1^{er} et sa garde rapprochée, les Saucissons Brutaux, donnent corps à la terreur nazie...

Du 11 au 21 janvier 2018

Théâtre des Marionnettes, Genève



J'ai trouvé un moyen

de lier mon héritage
à l'avenir d'Israël
Grâce au
KEREN HAYESSOD



Demandez-nous comment faire
Iftah Frejlich
Email: kerenge@keren.ch
Tel.: 022 909 68 55



> Dieu, Brando et moi (Hein Papa!), interprété par Daniel Milgram

C'est le titre – en forme de clin d'œil – de la pièce de théâtre écrite par Gilles Tourman, sur une idée de Daniel Milgram, mise en scène par Maurice Zaoui avec une musique signée Ilan Zaoui (les deux frères créateurs de la troupe Adama).

Jouée en avant-première, en mai dernier, au Chambon-sur-Lignon puis en juillet dans le cadre du Festival d'Avignon, la pièce constitue un double hommage: d'une part, au père de **Daniel Milgram** et d'autre part, aux Justes qui ont caché Daniel et son frère durant la 2^{ème} guerre mondiale, les sauvant ainsi de la déportation.

«Je m'adresse au cœur des hommes... Je ne suis pas en dette, envers le Chambon sur Lignon, je suis en reconnaissance» rappelle-t-il.

Gilles Tourman résume ainsi le propos de la pièce: «Être ou ne pas être s'interrogeait Hamlet... c'est de la rigolade, comparé au fait d'être juif, ashkénaze, comédien et admirateur d'un monstre sacré aussi déstructuré que Marlon Brando qui accumula dans sa vie chefs-d'œuvre et navets, femmes et hommes, grandeurs et malheurs...»

La figure du père – omniprésente et essentielle – peut surprendre le spectateur davantage habitué au cliché de la mère juive; mais qu'il se rassure, cette dernière n'est jamais très loin...

Si la pièce se joue près de chez vous, surtout ne la ratez pas! Pour la performance de l'acteur Daniel Milgram bien sûr, la mise en scène aussi mais également pour la profondeur de la réflexion.

P. Draï

13 décembre 2017
Centre Rachi
39 rue Broca à Paris (5^{ème})
16 décembre 2017
Espace Hillel de Lyon (3^{ème})



> Portrait

Après le Conservatoire de Lyon, Daniel Milgram a fréquenté le Cours Simon et obtenu un DEA d'études cinématographiques à la Sorbonne; il s'est consacré au métier de comédien, sa passion, au théâtre et au cinéma (60 films, 40 pièces, des séries télévisées, notamment).

Au cours de sa carrière, il a été dirigé par des réalisateurs comme Philippe De Broca, Claude Zidi, Coline Serreau ou encore Gérard Oury.

Cette création théâtrale est largement inspirée de sa propre vie, de ses réflexions et sentiments, une véritable performance qu'il qualifie lui-même de «old man show».

De fait, seul sur scène durant plus d'une heure, il ne ménage pas ses efforts pour donner au spectateur le meilleur de lui-même, réfléchissant à voix haute tout au long de son monologue, et incitant le public à le rejoindre dans son questionnement.

P. Draï

meyrincentre

Au cœur de la cité, au cœur de vos envies.



40 commerces à votre service 6 restaurants et snacks

P 550 places gratuites **stpg** - en tram **14** en bus **57**



Découvrez nos commerces sur www.meyrincentre.ch



> Le Moule à ragots, chronique de la vie juive genevoise

L'auteur du livre, Roger Reiss, zurichois de naissance et genevois d'adoption depuis 1972, nous introduit dans l'univers discret des Juifs qui vivent à Genève. Une ville polyethnique, multiculturelle et symbole de paix qu'il aime profondément. Il y a découvert un judaïsme modeste et replié sur lui-même. Rencontre avec l'auteur.



passage de la Zürich ashkénaze à la Genève séfarade. Malheureusement, je crains que toute cette richesse et authenticité du judaïsme qu'on retrouve à Genève se perde dans les vingt, voire cinquante années à venir.

Et cela vous chagrine?

Évidemment, cela me chagrine profondément si quelqu'un laisse tomber son judaïsme et disparaît dans l'assimilation. Par mon écriture, j'essaie de leur faire comprendre la valeur de la culture et ainsi de pouvoir transmettre leurs traditions si authentiques et donc rares et précieuses.

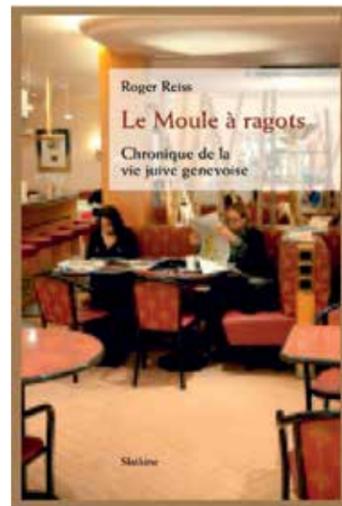
Ce livre offre une vision insolite d'un petit cosmos que vous avez décrit avec tendresse, humour mais aussi mélancolie. Comment avez-vous sélectionné vos chroniques de la vie juive genevoise?

Certaines personnes dont je parle dans mon livre ont souhaité que je ne dévoile pas leur identité; ils préfèrent vivre cachés. Il faut, paraît-il, vivre caché pour vivre heureux. Il s'agit de trente chroniques qui décrivent un judaïsme genevois unique et diversifié, un kaléidoscope. Le fameux café «Le Moule à gâteau» (aujourd'hui «La Maison Du Gâteau») situé à Florissant, est nommé ironiquement par ses habitués «Le Moule à ragots». Il est fréquenté par des gens qui sont le reflet direct de ce quartier si hétéroclite. J'ai choisi les personnages les plus insolites et qui m'ont fasciné par leur vécu: les derniers survivants du nazisme, diamantaires à la retraite, desperados échoués ici par hasard, promoteurs philanthropes, critiques d'art acerbes, généraux israéliens en goguette... Eux et tous ceux qui peuplent la Genève juive.

Avez-vous un message à transmettre à travers votre livre?

Je voulais montrer les meilleures facettes du judaïsme et le fait que nous sommes un peuple comme un autre. Genève présente une multiplicité de groupes religieux de diverses origines et c'est cette mosaïque que j'ai voulu dépeindre. Dans mon livre, je parcours des endroits comme les Bains des Pâquis ou les puces de Plainpalais, où l'on n'imaginerait même pas trouver des membres de la communauté. Chaque fois que deux Israélites se rencontrent dans la Diaspora, ils forment presque instinctivement un noyau du peuple juif. Enfin, l'identité juive existe dans chaque individu, mais j'avais besoin de comprendre les différences culturelles qui existent entre elles par l'écriture de cet ouvrage.

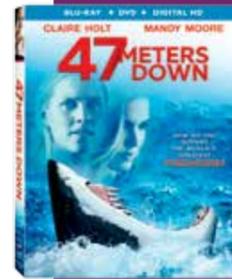
Liz Hiller



«Le Moule à ragots – Chronique de la vie juive genevoise». Éditions Slatkine. Genève 2012.

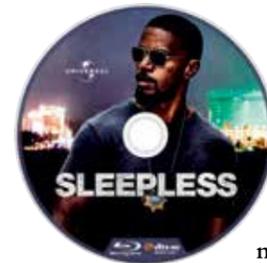
> dvd

47 Meters Down



Après la rupture de Lisa, sa sœur Kate l'embarque en vacances au Mexique pour lui changer les idées. Avides

d'aventures, elles se mettent au défi de plonger parmi les requins blancs, protégées par une cage... Mais subitement, le câble qui retient la cage au bateau cède...



Sleepless

Une grosse livraison de cocaïne destinée à la mafia est détournée. Vincent Downs et Sean Tip, deux flics de Las Vegas, sont rapidement suspectés. La police des polices les met sous pression. La mafia aussi. En kidnappant le fils de Downs, la mafia franchit la ligne rouge: blessé et traqué, Downs va devenir un adversaire brutal et impitoyable, prêt à tout pour sauver son fils. Et il n'a qu'une nuit devant lui.

Pirates des Caraïbes: la vengeance de Salazar

Le destin semble vouloir s'acharner le Capitaine Jack: un redoutable équipage fantôme, mené par son vieil ennemi le terrifiant Capitaine Salazar, s'échappe du Triangle du Diable pour anéantir tous les flibustiers écumant les flots...



Kidnap

Karla profite d'un après-midi dans un parc d'attractions en compagnie de son fils lorsque celui-ci disparaît subitement. Elle repère rapidement les ravisseurs et réalise que c'est à elle d'agir. Sans hésiter, elle se lance dans une course poursuite et ne reculera devant rien...

CONCOURS

Gagnez un DVD de Spider-Man ou de Moi Moche et Méchant 3 en répondant à la question suivante: quel acteur prête sa voix à Gru dans *Moi Moche et Méchant*?

Envoyez vos réponses par email à: hayom@gil.ch en indiquant dans l'objet: CONCOURS HAYOM 66

Moi Moche et Méchant 3

Lorsque le diabolique Balthazar Bratt, ex-enfant star d'une série télévisée des années 80 devenu super-méchant, tente de voler un précieux diamant, Gru et Lucy sont envoyés pour l'en empêcher. Ils sauvent le trésor mais Bratt s'échappe. Exaspérée, la nouvelle patronne de l'Agence Vigilance de Lynx décide de les renvoyer. Gru voit pourtant sa vie bouleversée lorsqu'il apprend l'existence de son frère jumeau caché. Avec Lucy et leurs filles, il débarque ainsi sur l'incroyable île de Druee...



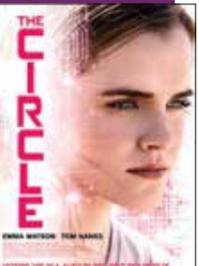
Bigfoot Junior

Adam, un adolescent rêveur et solitaire, doté de pouvoirs surnaturels, décide de partir à la recherche de son père, disparu depuis des années dans des circonstances plus que mystérieuses...



The Circle

États-Unis, dans un futur proche. Mae est engagée chez The Circle, premier groupe mondial de nouvelles technologies et de médias sociaux. Tandis qu'elle prend de plus en plus de responsabilités, le fondateur de l'entreprise, Eamon Bailey, l'encourage à participer à une expérience révolutionnaire qui bouscule les limites de la vie privée, de l'éthique et des libertés individuelles.



Conspiracy



Ex-interrogatrice de la CIA, Alice Racine est rappelée par son ancien directeur pour déjouer une attaque imminente sur Londres. Face à un adversaire tentaculaire, elle reçoit l'aide de son ancien mentor et d'un membre des forces spéciales. Mais elle réalise rapidement que l'agence a été infiltrée. Trahie et manipulée, elle va devoir inventer de nouvelles règles.

Spider-Man: Homecoming

Après ses spectaculaires débuts dans *Captain America: Civil War*, le jeune Peter Parker, galvanisé par son expérience avec les Avengers, rentre chez lui auprès de sa tante May, sous l'œil attentif de son nouveau mentor, Tony Stark. Au fond de lui, il rêve de se prouver qu'il est plus que le sympathique super héros du quartier. Un nouvel ennemi, le Vautour, va menacer tout ce qui compte pour lui...



S.F./S.K.



> J'ai lu pour vous par Bernard Pinget

Shulem Deen: Celui qui va vers elle ne revient pas, Globe 2017

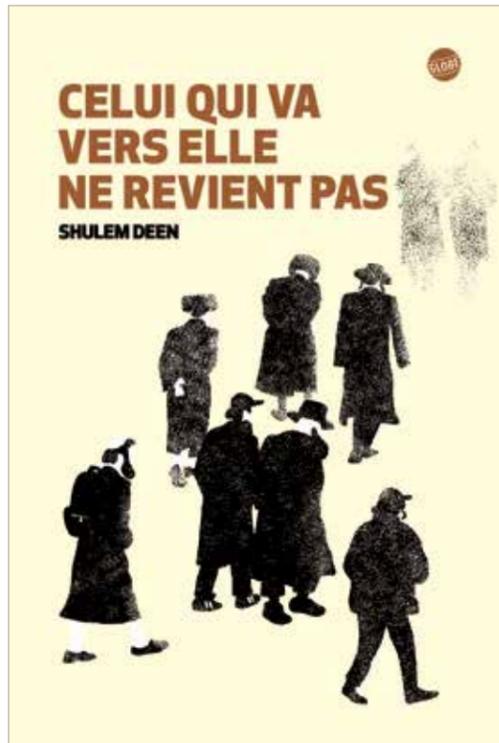
Devant les rayons d'une librairie, ceux de votre bibliothèque personnelle, ou simplement en vous remémorant vos lectures passées, ne vous êtes-vous jamais posé cette question: *ce livre a-t-il changé, ou est-il susceptible de changer ma vie?* Pour moi, le récit dont il est question ici vient de s'ajouter à la petite liste des élus. En prenant en mains ce volume d'un peu plus de 400 pages composé en petits caractères, ma première pensée avait été qu'il y avait là de quoi assurer quelques bonnes heures de lecture et véhiculer son lot d'informations et/ou d'émotions. Puis, constatant qu'il s'agissait d'un récit autobiographique, j'ai craint d'avoir affaire à une autofiction. Un de ces livres comme il en paraît des milliers chaque année, où un auteur accommode les restes de sa petite expérience en y ajoutant la sauce de quelques clichés littéraires, et prétend nous servir le tout comme l'égal d'un vrai roman. Mais avec Shulem Deen, la crainte n'a pas subsisté longtemps.

Dès les premières pages, l'écriture tendue, sans fioritures, dit tout le contraire d'une laborieuse tentative d'accéder au littéraire. On est ici dans l'univers des meilleurs romans américains, celui où tout – narration, dialogues, descriptions – participe à maintenir le lecteur dans une espèce de lévitation, sans lui laisser à aucun moment le temps de reprendre contact avec le sol. Un adverbe de trop, une digression, une notation purement esthétique, suffiraient à interrompre le courant d'énergie. On songerait à regarder autour de soi et l'on se dirait: «Ah oui, c'est vrai, je suis dans mon fauteuil...». Rien de cela ici: le bonhomme maîtrise son écriture. Et il faut ajouter que la traduction de Karine Reignier-Guerre ne le trahit jamais.

Mais un roman n'est pas qu'une écriture: il faut aussi un monde... Où donc Shulem Deen va-t-il chercher le monde où il nous conduit? Eh bien dans la réalité! Une réalité si étonnante qu'elle vaut l'univers fictionnel le plus échevelé: la réalité d'une communauté hassidique d'aujourd'hui, dans les environs de New York. Ainsi, tout en méritant haut-la-main le statut de roman, ce livre reste d'abord et avant tout un témoignage. Et quel témoignage! Représentez-vous un village. Un village quasiment fortifié, où ne pénètrent que ses habitants. Ce ne sont pas des murs d'enceinte qui le séparent des quartiers voisins, mais les remparts que chacun des membres de la communauté porte en lui. Le rempart de la langue: on ne parle pas anglais ici, mais yiddish. Le rempart des vêtements: on porte l'immuable tenue héritée d'une Europe de l'est du 19^{ème} siècle, hivernale en toutes saisons, qui nie l'existence du corps en le cachant et en le soumettant. Le rempart de l'intolérance et de la méfiance envers tout ce qui est extérieur: pas de radio, encore moins de télévision, un rejet systématique de tout ce qui ne vient pas de la communauté.

Au centre de ce système, l'observance stricte et littérale des préceptes de la Torah et du Talmud, jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne, et sans aucune interprétation.

Ici, les enfants n'apprennent ni l'histoire ni la géographie, leur bagage mathématique se limite à l'arithmétique élémentaire, on sait lire et écrire, sans plus. Ici, aucun livre de fiction n'est autorisé aux garçons ni aux hommes, car ils pourraient les distraire de l'étude des textes religieux, une étude qui constitue leur seule occupa-



tion et qui se limite à mémoriser, et à faire correspondre ce qu'on a mémorisé à chaque situation où une question se poserait. Pour les filles, les lectures sont moins surveillées. Exclues de l'étude, elles n'ont pas à préserver leur esprit, qui sera de toute façon bien vite mobilisé par la lutte quotidienne pour faire vivre une famille de cinq, dix, quinze enfants, sans autre recours matériel que les maigres allocations d'un État que l'on sait ne pas être des plus sociaux.

Ici, on se marie à peine sorti de l'adolescence, avec quelqu'un que l'on n'a jamais rencontré auparavant, et à qui l'on adresse à peine la parole avant de se retrouver, dans une chambre soigneusement obscurcie, avec l'injonction de s'accoupler. Il en ira de même par la suite, chaque mardi et chaque vendredi, après minuit, mais exclusivement pendant la période du cycle menstruel où l'épouse est fertile. Et les naissances se suivront, dûment célébrées.

Dans cet univers hallucinant, tout est codifié, chacun est surveillé par chacun et tous vivent sous le contrôle du *bezdin* (beth din), le tribunal rabbinique toujours prêt à statuer sur le moindre écart, et sous la haute autorité du rebbe.

Élevé par des parents anciens hippies devenus eux-mêmes ultra orthodoxes, entré par choix à 13 ans dans la communauté skver de New Square en s'inscrivant à une yeshiva qui lui paraissait moins exigeante et plus authentique que d'autres, Shulem Deen montre quelques symptômes de doute dès son jeune âge. Mais son caractère n'est pas celui d'un rebelle. Il fait le poing dans sa poche et suit le chemin tout tracé, tout en restant habité d'une ouverture d'esprit incurable. Jusqu'au jour où celle-ci le mènera finalement à être exclu pour cause d'hérésie. L'hérésie, faite ultime dont il est dit dans le Talmud que *celui qui va vers elle ne revient pas*.

> Portrait

Shulem Deen est né en 1974 de parents entrés de leur plein gré dans la mouvance ultra-orthodoxe. Son père, Dovid, natif de Baltimore et sa mère, Bracha, née et élevée à New York, dans le Queens, se sont rencontrés à San Francisco au cours des années où l'un et l'autre expérimentaient la culture hippie. Après le parcours obligé de la vie contestataire, ils se sont tournés définitivement vers le hassidisme parce qu'il leur apparaissait comme porteur d'amour, de joie et de paix intérieure. Idéalistes et dotés d'une foi inébranlable, ils éduqueront leurs trois enfants dans une grande élévation d'esprit, en même temps qu'un dénuement matériel chronique et une certaine négligence pour les détails du quotidien. Dovid Deen est un mystique. Fondateur de l'institut Bnei Hekhola à Borough Park (Brooklyn), son enseignement et les conférences qu'il donne à l'extérieur sont remarqués pour l'intensité et la profondeur de son message. À la maison, il passe trois heures chaque matin et une heure chaque soir en prière, debout, les yeux fermés, insensible aux appels de ses proches. Le reste du temps, quand il n'enseigne pas, il étudie les textes religieux. Il décédera en 1988, miné par les privations qu'il s'inflige. Le jeune Shulem, alors âgé de 14 ans, est pensionnaire dans une yeshiva de Montréal. Lors de son dernier sé-



jour à Borough Park, son père n'a répondu à son au-revoir que par une légère pression de la main, ne pouvant ni le regarder ni lui parler, parce qu'il était en prière. Au regard de ce modèle paternel, le choix de Shulem d'entrer dans la communauté hassidique la plus fermée et la plus fruste qui soit dans la région s'inscrit dans la logique. Il est habité par une immense admiration pour la personnalité de son père, et a été élevé dans la recherche de l'authenticité aussi bien que le mépris des biens matériels. Où mettre en œuvre la continuation de ce programme, mieux que dans la communauté skver, fondée par le rabbin Yaakov Yosef Twersky en 1956 ? À son arrivée, en 1951, celui-ci, scandalisé par le spectacle des rues de New York, avait confié que, s'il en avait le courage, il repartirait pour l'Ukraine. Puis il s'était mis en quête d'une terre où établir une communauté selon ses vœux, et avait abouti à New Square, à une heure de New York. Mais que reste-t-il de la pureté originelle du projet du rabbin Twersky cinquante ans plus tard ? En tout cas pas de quoi empêcher un esprit comme celui de Shulem Deen de s'ouvrir peu à peu au monde extérieur.

Bernard Pinget

> Les identités juives dans le sport exposées au musée juif de Munich

La scène muséale juive d'Allemagne est depuis quelques années l'une des plus inventives, audacieuses et attrayantes dans le domaine. À côté des musées de Berlin, dont nous parlons régulièrement, et de Francfort-sur-le-Main qui ne cesse de s'agrandir, celui de Munich est extrêmement intéressant. Intégré au centre-ville, dans le même espace que le Münchner Stadtmuseum, à côté du monastère franciscain St. Jakob am Anger, attenant à la synagogue Ohel Jakob et au Centre pour la communauté juive, il offre aux visiteurs une exposition permanente et, deux fois par an, une exposition temporaire.

L'histoire de la présence juive en Bavière

L'exposition permanente, au contraire de celle de Berlin qui se veut la plus exhaustive possible de la présence juive en Allemagne et qui plus généralement témoigne du judaïsme en *Mitteleuropa*, rend de manière épurée, dans une scénographie aérée et moderne, l'histoire des Juifs de Munich et de Bavière, avec quelques stations didactiques sur les rituels, à travers des objets, installations, vidéos, photos, un mur de son et une frise chronologique très claire. Une visite également faite pour les enfants avec des stations ludico-pédagogiques très attrayantes.

Dans une mise en abyme instructive, le musée profite également de cet espace

pour témoigner par l'exemple de sa propre scénographie, du travail muséographique, des choix à faire et des difficultés inhérentes, des fragments d'histoire et de l'impossibilité de l'exhaustivité.

L'idée de l'exposition permanente est d'ouvrir l'histoire et la culture de la ville à travers une perspective juive. Munich a toujours été un point d'arrivée pour les gens des régions alentour comme de contrées plus lointaines qui avaient décidé de s'installer et devenir partie prenante de la métropole. Cette particularité se perpétue avec, pour événement marquant récent, à l'été 2015, l'arrivée massive de réfugiés en Allemagne par la Bavière et la gare de Munich. La première installation,

Voix, met en lumière des familles et individus juifs qui sont arrivés à Munich lors de ces 200 dernières années. Chaque piste audio introduit l'histoire qui a mené une personne à Munich, ne serait-ce que pour quelques années. Les installations *Places et Images* illustrent les différents modes de vie et activités que les Juifs de Munich ont développés, allant d'un Prix Nobel de chimie à la communauté des rabbins en passant par les migrants. La section *Rituels* donne une introduction aux traditions religieuses familiales ainsi qu'aux fêtes religieuses. Une bande dessinée de l'auteur Jordan B. Gorfinkel se concentre quant à elle sur les débuts d'une nouvelle vie juive après 1945 jusqu'à aujourd'hui.

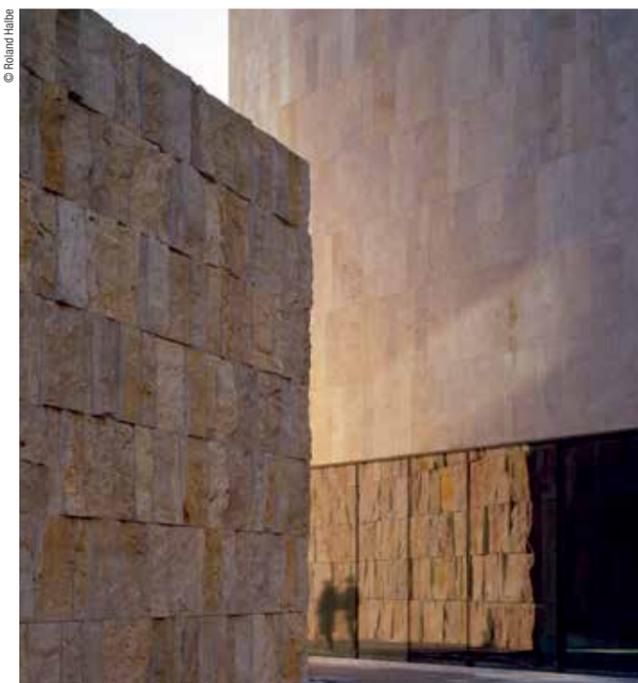
Quelques repères chronologiques

En 1750, 20 Juifs sont recensés dans la ville; en 1804, ils sont 413. En 1805 une loi limitant le nombre de familles juives est décrétée; elle sera révisée en 1813 avec une autre loi qui fixe légalement l'existence des Juifs en Bavière. Cette même année, Isodor Marx est le premier Juif à rejoindre l'armée bavaroise où il accédera au grade de capitaine. C'est en 1815 que la communauté juive est fondée institutionnellement à Munich ce qui entraîne dès 1816 la construction d'un cimetière. En 1819, la communauté demande l'égalité citoyenne, sans succès, et il faudra attendre 1861 pour que les Juifs puissent s'installer à Munich sans restriction. L'année 1871, celle de l'unification allemande, voit les Juifs accéder à la citoyenneté de plein droit. En 1897, à cause de l'opposition de la communauté juive de Munich qui tient à sa bonne intégration dans la région, Theodor Herzl délocalise le 1^{er} Congrès sioniste de la capitale bavaroise à Bâle. Au tournant du 19^e siècle, il y a 8'739 citoyens de confession

juive dans la capitale de la Bavière. En 1905, un quart des 10'056 Juifs de Munich sont issus de l'Europe de l'est. En 1910, il y a 11'083 Juifs, et 180 soldats allemands juifs munichois perdront la vie pendant la Première Guerre mondiale. Dès 1920, à nouveau, il y a des tentatives de limiter le nombre et les droits des citoyens bavarois juifs. En 1945, il s'avère que plus de 3'000 Juifs de la ville n'ayant pas pu s'enfuir ou se cacher ont été déportés et assassinés. La réouverture de la seule synagogue non détruite de Munich – c'est dans la métropole bavaroise qu'Hitler a fait détruire la première synagogue en Allemagne – s'opère en 1947. En 2005, la ville retrouve à peu près le nombre de Juifs d'avant guerre, environ 10'000, avec un important afflux de Juifs venus d'Europe de l'est à la suite de la chute du Mur de Berlin.

Never Walk Alone

Le titre de cette chanson (titre original: *You'll Never Walk Alone*) de Richard Rodgers et Oscar Hammerstein écrite pour la comédie musicale de Broadway *Carousel* (1945), reprise comme hymne dans de nombreux stades européens (pour les intéressés, un film documentaire allemand au titre éponyme d'André Schäfer sorti cette année va à la rencontre de fans, de professionnels du football, d'acteurs et



Musée juif de Munich

musiciens avec pour fil rouge cette chanson), est aussi le titre de la dernière exposition temporaire du musée, avec pour sous-titre: *Les identités juives dans le sport*. Ce thème passionnant permet d'ouvrir une autre perspective sur une nation, une société donnée et la construction, voire le modelage, de ses identités. Ce thème est à la fois universel et intemporel, la question de l'appartenance et de l'identité s'exprimant tout autant de nos jours à travers le sport que pendant les Jeux olympiques de 1933, ceux de la Guerre froide ou, pour remonter aux origines, ceux qui avaient lieu dans l'Antiquité. Cette exposition, en mettant en évidence des sportifs juifs allemands, permet de parler de l'histoire mondiale du sport, de l'évolution globale des activités sportives et de l'inscription historique et économique du sport dans la marche du monde.

L'importance du sport dans la société allemande

Depuis le milieu du 19^e siècle, l'enthousiasme pour le sport ne cesse de grandir dans la société allemande. L'image de corps modernes, en bonne santé et bien modelés, était étroitement liée à l'entraînement physique et à la discipline, comme en témoignent sans ambiguïté de nombreux films de l'UFA à l'époque de la République de Weimar, avec l'emblématique *Wege zu Kraft und Schönheit* (1925, *Les Chemins de la force et de la beauté*), et à celle du Troisième Reich avec le symptomatique *Olympia* (1936, *Les Dieux du stade*) de Leni Riefenstahl. Le message était clair: celui qui s'entraînait consciencieusement pouvait espérer en tirer une reconnaissance sociale grâce aux prouesses physiques. Cette évolution dans la société a également offert de nombreuses opportunités aux Allemands de confession juive de s'intégrer à la société et de monter l'échelle sociale. Les athlètes, hommes et femmes d'origine juive, excellaient particulièrement en gymnastique et en escrime, mais représentaient également avec succès l'Allemagne en natation, tennis, escalade, boxe et football.

Un éclairage à travers des biographies d'athlètes juifs

L'exposition met en évidence le destin individuel de sportifs et sportives, ce qui permet de combiner habilement l'auto-perception des athlètes de leur sport, leurs performances, leurs difficultés et les obstacles qu'ils doivent surmonter, avec une évaluation extérieure des circonstances. L'importance de celle-ci est particulièrement mise en lumière avec l'exemple de l'escrimeuse Helene Mayer qui a été autorisée à concourir aux Jeux olympiques de 1936 – lors desquels elle a gagné la médaille d'argent pour l'Allemagne – en tant que «Juive» alors qu'elle n'était pas considérée comme juive, ni par la Halakhah, ni par elle-même. Elle n'a été déclarée juive que par l'élaboration antisémite des lois de Nuremberg de 1935.





Le coureur Ernst E. Simon. Berlin, en 1919. Famille Simon, Israël

Les histoires racontées montrent également l'évolution des sports pratiqués, leurs innovations ainsi que les différentes dynamiques imposées par la politique mais aussi par l'économie et la culture des époques évoquées. On suit également des individus qui ont émigré aux États-Unis, en Israël ou ailleurs. **Ernst Emanuel Simon**, dont la photo d'arrivée d'une course en 1919 fait l'affiche de l'exposition, a par exemple quitté l'Allemagne pour la Palestine dès 1924. Après avoir souffert d'antisémitisme dans l'armée alors qu'il était soldat lors de la Première Guerre mondiale, il quitte son club de sport berlinois pour entrer en 1918 dans le club sportif juif Bar Kochba. Il poursuit des études de médecine à Würzburg, en parallèle de sa carrière sportive, qui fait de lui, en 1919, le champion de Berlin-Brandebourg et en 1921, le champion de Bavière du 800 mètres. Il est co-fondateur de l'Union mondiale Maccabi et a co-organisé les premières Maccabiades en 1932. Après son installation en Palestine, Simon s'est engagé dans l'institutionnalisation des cours de sport et s'est révélé pionnier dans la médecine du sport. Au fil de ces biographies, on apprend des choses singulières, mais pour au-

tant pas si étonnantes que cela à l'aune des horreurs perpétrées à l'époque nazie. Un bon exemple est celui d'Emil Farkas, 15 ans, coureur prometteur, qui, une fois envoyé dans le camp de Sachsenhausen, devait marcher entre 30 et 45 kilomètres par jour, parfois avec de lourds fardeaux, pour tester les innovations de l'industrie de la chaussure allemande. Cette activité qui donne corps à l'expression «marche ou crève» a sauvé la vie du jeune Emil qui est passé ensuite par Bergen-Belsen puis Dachau où il a été libéré. Plus anecdotique par rapport au poids de l'histoire mais plus surprenant pour les amateurs de culture, dont de nombreux tenants opposent la noblesse de l'art à la prétendue trivialité du sport: une section relate la passion d'Arnold Schönberg – pionnier de l'atonalité et inventeur du dodécaphonisme, technique de composition musicale à 12 sons – pour le tennis (son partenaire de jeu favori était, dans sa période étasunienne, son voisin George Gershwin). Pour développer son nouveau système de notation musicale, Schönberg s'était basé sur la transcription du déroulé d'un match de tennis sous forme de symboles représentant les points, les

fautes, etc., qui permettait de le restituer totalement.

Une deuxième partie du parcours pose la même question de l'identité-identification, cette fois-ci au niveau des spectateurs et des fans d'un sportif et/ou d'une équipe, qu'elle soit locale ou nationale d'ailleurs. À ce niveau, une autre question vient se combiner à celle du révélateur de l'appartenance et de l'identité, celle de la mémoire collective, ici particulièrement illustrée par l'attentat de Munich lors des Jeux olympiques de 1972.

Le rapport direct au judaïsme est également évoqué dans l'exposition, avec les attitudes contrastées des rabbins face au sport, pour certains considéré comme une perte de temps, alors que d'autres – déjà au Moyen Âge – évoquent dans des écrits les bienfaits de l'activité physique.

Malik Berkati, Berlin

Exposition temporaire jusqu'au
7 janvier 2018
JÜDISCHES MUSEUM
St.-Jakobs-Platz 16 - 80331 München
Du mardi au dimanche de 10h00 à 18h00

Art Morning: commencer une collection d'art contemporain Tous les budgets sont possibles!

Le 12 septembre dernier, la conférence Art Morning, organisée par l'action féminine du Keren Hayessod, s'est tenue chez Diana Gougenheim.

C'est avec grand plaisir que Frédéric Elkaïm, spécialiste du marché de l'art contemporain, a partagé ses connaissances avec la trentaine de femmes présentes.

De nombreux sujets sur l'art contemporain ont été abordés, tels que sa naissance, son évolution, ses œuvres majeures et ses grands collectionneurs.

Les auditrices ont aussi reçu des conseils pour débiter une collection d'art contemporain. En illustrant ses propos par de nombreux exemples actuels, Frédéric Elkaïm a démontré que devenir un collectionneur d'art contemporain est un rêve

accessible. Et que cela peut même devenir, au regard de l'évolution du marché de l'art, un investissement intéressant sur le long terme.



Cette conférence a vivement intéressé l'auditoire et a permis de récolter des fonds pour soutenir le projet «Avenir des Jeunes» en Israël.

«Avenir des jeunes» est un programme d'encadrement éducatif mené dans les écoles primaires et les collèges, essentiellement dans la périphérie, afin de construire l'estime de soi des enfants, d'améliorer leurs résultats scolaires, de les sortir de comportements d'échec et de conduites qui les mettent en position de risque.

J. E.



SECURITE, INTERVENTION ET PROXIMITE
DEPUIS 1978

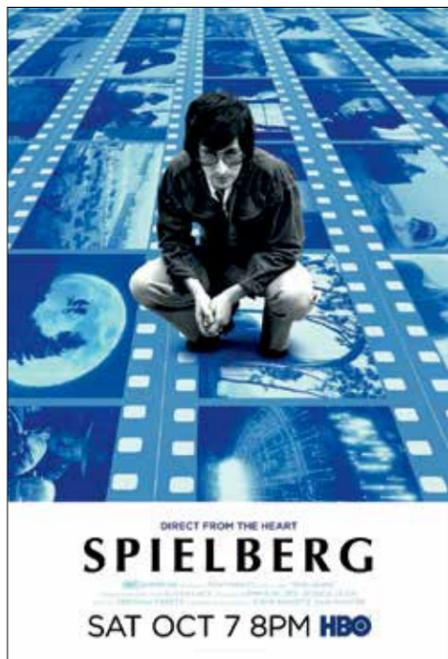


Votre sécurité orchestrée

SIR - SERVICE D'INTERVENTION RAPIDE SA
GENEVE - LA COTE - LAUSANNE - GSTAAD
Tél. +41 22 3 644 644 www.sirsa.ch



> Steven Spielberg dans tous ses états

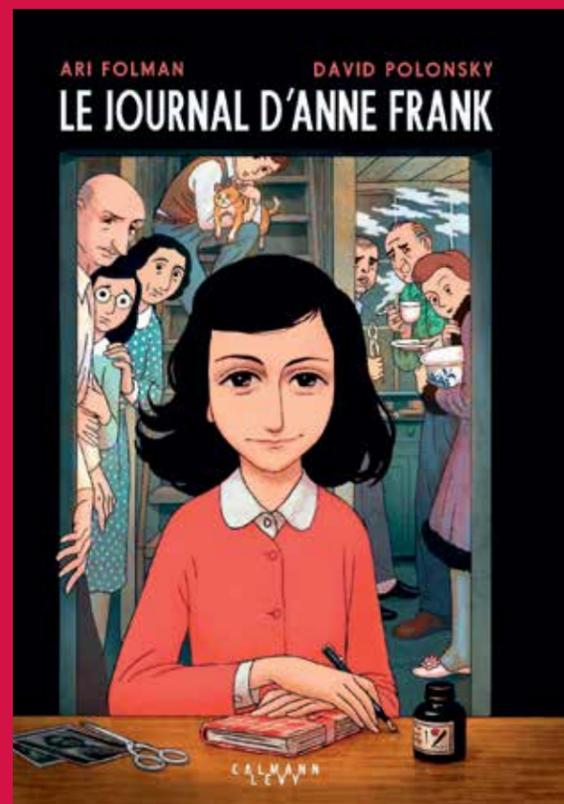


Annoncé il y a quelques mois déjà, le documentaire sur **Steven Spielberg**, qui a été diffusé cet hiver sur HBO, n'est pas passé inaperçu. Intitulé tout simplement *Spielberg*, ce film réalisé par Susan Lacy – qui a interviewé plus de 80 personnalités du monde du 7^{ème} art – relate la vie et l'héritage du grand cinéaste, en racontant comment ses expériences ont alimenté son travail révolutionnaire sur près de cinquante ans de carrière. S'appuyant sur trente heures d'entretiens exclusifs avec le réalisateur, le documentaire aborde son enfance, son obsession pour le cinéma, son premier job à la télévision, son ascension à travers une succession de blockbusters mythiques, son approche plus académique dans ses récents films ainsi que ses relations personnelles et

professionnelles. Âgé de 71 ans, Steven Spielberg aura une actualité chargée en 2018, avec d'abord la sortie du film *The Post*, qui met en vedette Tom Hanks et Meryl Streep dans la peau de deux journalistes du *Washington Post* relatant l'affaire des Pentagon Papers. Puis, le thriller de science-fiction *Ready Player One*, centré sur un adolescent qui se lance dans une chasse au trésor dans un monde virtuel.

> Le Journal d'Anne Frank en bulles

L'un des témoignages sur la Shoah les plus vendus au monde, *Le Journal d'Anne Frank*, a été adapté en bande dessinée, en accord avec le Fonds Anne Frank de Bâle, dans une cinquantaine de pays. Le journal de l'adolescente juive d'origine allemande réfugiée à Amsterdam, morte du typhus en février 1945 dans le camp de concentration nazi de Bergen-Belsen, a été publié voilà soixante-dix ans aux Pays-Bas (1950 en France). Le roman graphique, qui est sorti en version francophone le 4 octobre chez Calmann-Lévy, est l'œuvre du scénariste israélien Ari Folman et du dessinateur également israélien David Polonsky qui avaient déjà collaboré pour le film d'animation *Valse avec Bashir*, César du meilleur film étranger en 2009. Le scénariste s'est vraisemblablement d'abord tourné vers la bande dessinée, avant de terminer son projet d'adapter *Le Journal* dans une version animée, annoncée dès 2013. «Lorsque le Fonds Anne Frank nous a proposé d'adapter *Le Journal* en BD, notre réponse a été : évidemment non !», ont assuré les deux auteurs lors d'une récente rencontre à Paris organisée par Calmann-Lévy. Mais, a ajouté Ari Folman, «je crains que nous n'arrivions à une époque où il n'y aura plus de survivants de l'Holocauste sur la planète, plus aucun témoin vivant pour raconter cette histoire. Il est nécessaire de toucher une nouvelle génération de lecteurs».



> Richard Clayderman en Israël...

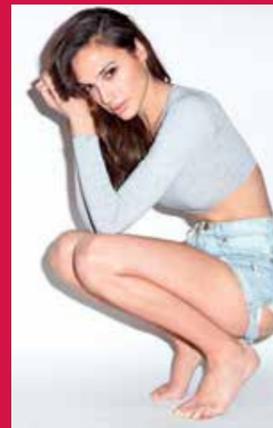
Le pianiste français vedette des années 1970 et 1980 a donné début novembre un concert à Tel-Aviv dans le cadre d'une tournée mondiale célébrant ses quarante ans de carrière. L'artiste âgé de 64 ans a enregistré



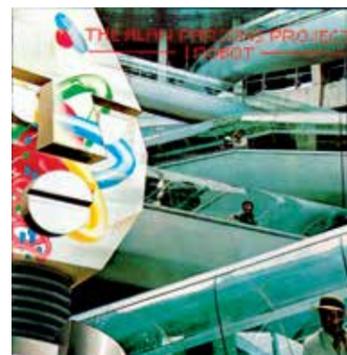
plus de 12'000 œuvres et commercialisé 90 millions de disques. Il totalise 340 albums d'or et de platine. Le seul titre «Ballade pour Adeline» (qui l'a rendu célèbre en 1977) a été vendu à 32 millions d'exemplaires dans 38 pays.

> Le retour de Gal Gadot dans un thriller sur la revanche d'un Nazi

La star israélienne de cinéma Gal Gadot («Wonder Woman») négocierait pour être à l'affiche d'un thriller se déroulant après la Seconde Guerre mondiale, film réalisé par Justin Kurzel, selon le site d'informations de Hollywood, «The Tracking Board». Ce long métrage produit par le studio *The Mad River* raconte l'histoire d'un ex-officier nazi qui prévoit d'assassiner ses anciens collègues SS pour racheter ses propres crimes. L'acteur Christian Bale envisagerait de jouer le rôle titre.



> Alan Parsons Project fait un nouveau pied de nez au BDS



L'icône de la musique britannique Alan Parsons, 69 ans, s'est produit début novembre à Tel-Aviv et Haïfa dans le cadre de sa nouvelle tournée, marquant les 40 ans de l'album *I Robot*, l'un de ses plus grands succès. L'ex-ingénieur du son a débuté sa carrière en travaillant pour les Beatles, puis sur les albums solo de Paul McCartney et enfin pour l'album des Pink Floyd, *Dark Side of the Moon*, avant de lancer The Alan Parsons Project. Le groupe avait déjà régalé le public israélien en 2010 et 2015, déclenchant à chaque fois les foudres de son ex collègue, Roger Waters, l'un des membres fondateurs de Pink Floyd, qui appelle au boycott d'Israël.



> Le milliardaire Haïm Saban aux petits soins avec Hollywood

Le magnat israélo-américain de l'audiovisuel **Haïm Saban** (dont le groupe a notamment créé les «Power Rangers») a accordé le don le plus généreux jamais consenti à l'*Academy Museum of Motion Pictures*. Haïm Saban et son épouse Cheryl ont en effet signé un chèque de 50 millions de dollars afin de financer le futur projet de musée de Hollywood qui doit ouvrir ses portes en avril 2019. La campagne de levée de fonds, lancée par le président de la Walt Disney Company, Bob Iger, a pour l'heure permis de récolter 100 millions de dollars, pour un objectif de 388 millions. Le projet prévoit notamment une aile baptisée «The Oscars experience» permettant aux visiteurs de se mettre dans la peau des heureux lauréats.

> Depardieu et Adjani réunis sur les planches à Tel-Aviv

Le comédien **Gérard Depardieu**, et, pour la première fois en Israël, l'actrice **Isabelle Adjani**, seront à l'affiche de *Love Letters*, le 5 mars à Tel-Aviv. Cette pièce américaine, signée A.R. Gurney, raconte l'histoire d'amour épistolaire d'Andy et de Melissa. Deux personnages qui se sont aimés de loin durant toute leur vie, sans jamais pouvoir être ensemble.



> Le roman israélien «Douleur» adapté par Yvan Attal

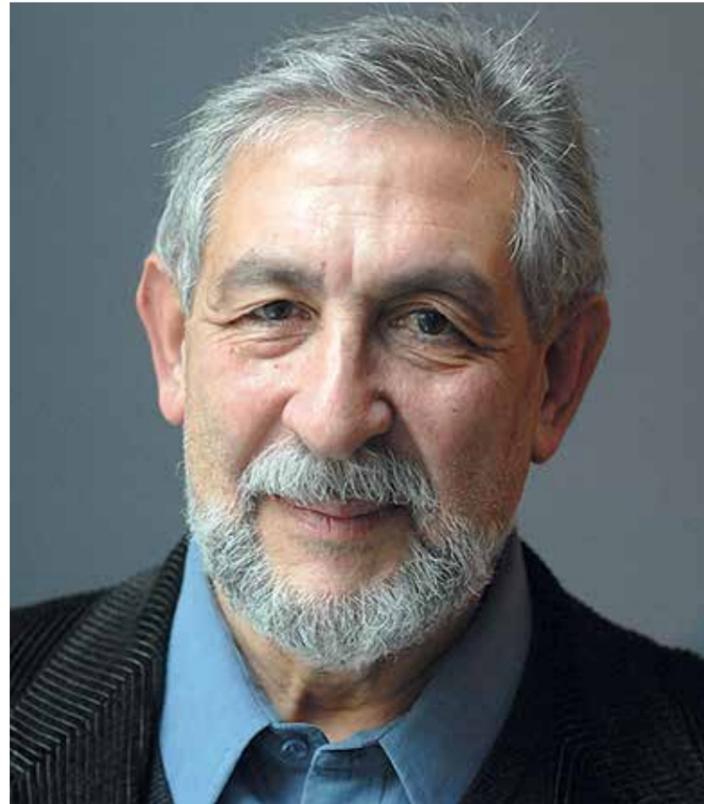


La société française *3^e Œil Productions* a acquis les droits d'adaptation cinématographique de *Douleur*, le dernier roman de la célèbre auteure israélienne Zeruya Shalev. Ce projet sera confié au réalisateur **Yvan Attal**. «J'avais reçu des offres d'Allemagne et d'Italie, mais la balance a penché du côté français», a confié l'écrivain dans les colonnes du magazine «Télérama». L'ambassadrice de France en Israël a récemment remis à Zeruya Shalev, l'une des auteures israéliennes les plus lues au monde, les insignes de chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres.

> Daniel Dayan, portrait d'un chercheur

Spécialiste des médias et de l'image, auteur de nombreux articles et ouvrages scientifiques, Daniel Dayan a abordé au fil des ans plusieurs domaines de recherches. Son travail est traduit en treize langues et sa contribution est toujours aussi actuelle. Depuis sa jeunesse, il partage sa vie entre les États-Unis et la France et voyage énormément pour enseigner partout dans le monde. Le chercheur a publié des textes parfois polémiques et qui lui ont coûté assez cher.

Daniel Dayan est un anthropologue et sociologue français né au Maroc en 1943 dans une famille de la petite bourgeoisie. À l'âge de 17 ans, il quitte sa ville natale de Casablanca et part en France faire des études d'anthropologie, de littérature comparée et de cinéma. Après 1968, il part aux États-Unis où il continue ses études à Stanford. Par la suite, il vit trois ans à Jérusalem et enseigne à l'université hébraïque. En termes universitaires, Daniel Dayan a été directeur de recherche en sociologie au centre national français de la recherche scientifique (CNRS), professeur de théorie des médias à l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences-Po) et professeur invité à la *New School for Social Research* (NSSR) à New-York. Invité à enseigner la sociologie des médias et la théorie du cinéma dans de nombreuses universités, il a enseigné avec passion presque partout dans le monde: Paris, Californie, Pennsylvanie, Oslo, Moscou, Milan, New York, Tel-Aviv, Jérusalem, Genève et la liste n'est pas exhaustive.



“
**LES ÉVÉNEMENTS
 TERRORISTES SONT AVANT
 TOUT DES ÉVÉNEMENTS
 EXPRESSIFS ET
 CESSERAIENT D'EXISTER
 SANS LA PUBLICITÉ
 QUE LEUR PROCURENT
 LES MÉDIAS**
 ”

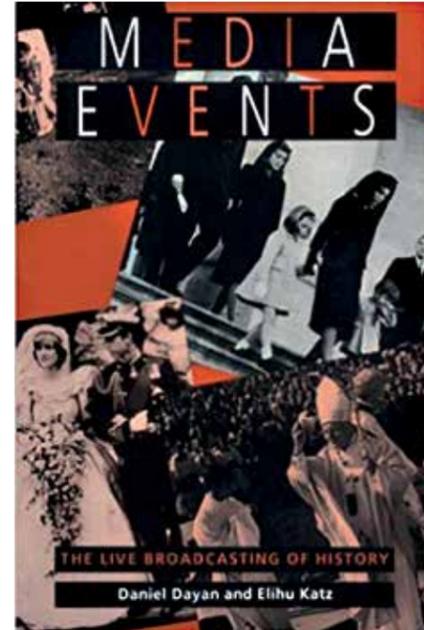
Ses domaines de recherche et la problématique du terrorisme

Daniel Dayan a abordé plusieurs domaines de recherche, notamment la place des images dans la société, l'énonciation au cinéma, la sociologie

des publics, les rituels télévisés, les dramaturgies du terrorisme et actuellement il s'intéresse à une anthropo-

logie de la visibilité. En 2010 l'anthropologue a obtenu le *Fellows Award*, prix de l'*International Communication Association* (ICA) pour l'un de ses livres, rédigé avec le sociologue américain, Elihu Katz: *Media Events, the Live Broadcasting of History* (1992). Ce livre n'a pas cessé de croître en influence depuis sa publication en 1992. En 2017, il est présenté par la revue *Media Culture and Society* comme l'un des livres les plus influents dans le domaine de la recherche sur les médias. Un autre livre de Daniel Dayan sur un sujet toujours actuel est *La terreur spectacle. Terrorisme et télévision* (2006). Ce livre propose une critique de ces médias qui soit délibérément, soit par simple inertie, ont longtemps accepté d'être les «coproducteurs» du

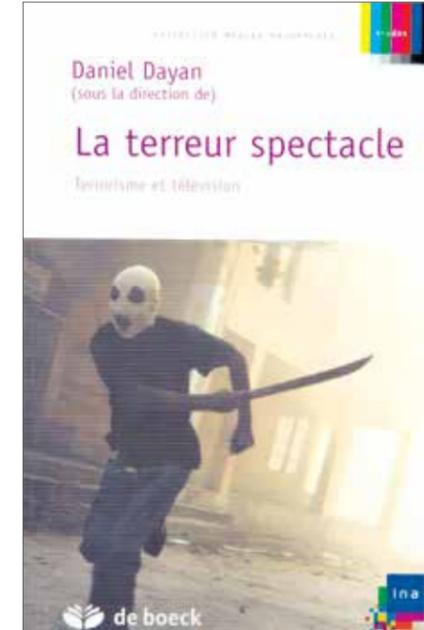
terrorisme. Selon Daniel Dayan, «les événements terroristes sont avant tout des événements expressifs et cesseraient d'exister sans la publicité que leur procurent les médias. Autrement dit, le recours à la violence terroriste ne consiste pas seulement à blesser ou à tuer, mais principalement à signifier. Sans publicité, le terrorisme n'existerait pas». Certes, les médias ont relativement pris conscience de la complicité qu'engageait leur rôle publicitaire. Pourtant, une telle prise de conscience n'a pas toujours été suivie de conséquences. En effet, les journalistes font eux-mêmes partie



de certains publics, et de tels publics sont majoritairement influencés par certains discours, souvent soumis aux injonctions d'une sorte de «surmoi» d'extrême gauche. «Ceci les amène à traiter le terrorisme et l'antiterrorisme comme s'il s'agissait de deux positions également légitimes et à fermer les yeux sur la violence terroriste au nom de la culpabilité éternelle qui serait la nôtre, face aux pays du tiers monde. Cette idéologie est dangereuse car elle fait des terroristes les représentants du tiers-monde, ce qu'ils ne sont pas». Aujourd'hui le terrorisme étant malheureusement devenu banal en Europe, il devient difficile de se livrer à cette mascarade des euphémismes. Toutes sortes de stratagèmes permettent alors de nier, ou de minimiser la réalité du terrorisme.

Un chercheur qui remet en cause la notion d'objectivité et qui produit des textes à la fois théoriques et polémiques

La notion de l'objectivité est une notion complexe. Selon Daniel Dayan, l'objectivité, et notamment celle des journalistes, est un mythe, une sorte de petit théâtre. «L'objectivité consiste à penser qu'on peut décrire une réalité sans passer par un processus d'interprétation. Elle revient littéra-



lement à dire que le journalisme, par exemple, pourrait se faire, sans sujet, sans l'intervention d'un être humain. L'objectivité est l'antithèse de l'interprétation, mais si l'interprétation des événements est une réalité inévitable, il faut souligner que toutes les interprétations ne se valent pas». Le sociologue met en question l'interprétation du conflit israélo-palestinien chez les journalistes occidentaux et le fait qu'elle précède souvent les événements et consiste à trouver des illustrations pour des thèses décidées d'avance. «Si les événements qui surviennent ne correspondent pas à ces thèses, c'est très simple, on les déforme ou on n'en parle pas. Et s'il n'y a pas assez d'événements qui correspondent à ces thèses, il suffit d'en inventer, comme le préconisait déjà le Citizen Kane d'Orson Welles». Daniel Dayan a écrit de nombreux textes sur le terrorisme et sur le traitement d'Israël dans les médias; il explique: «Dans ma carrière, j'ai écrit deux sortes de textes: théoriques et polémiques. En écrivant des textes théoriques, j'amassais un certain capital, mais en écrivant des textes polémiques je savais que je mettais ma réputation en danger et que je dépensais le capital d'estime que j'avais amassé et ceci, même si mes textes polémiques étaient parfaitement fondés et ne fai-

saient qu'appliquer des concepts par ailleurs difficilement contestables». Concernant l'image d'Israël, l'anthropologue note pourtant une transformation majeure: «L'un des clichés que j'ai combattus consistait à faire d'Israël la cause annoncée et le déclencheur probable de la prochaine guerre mondiale. Il est entre temps devenu évident que le cataclysme annoncé pourrait parfaitement se produire sans Israël et ailleurs».

Toujours aussi actif

Aujourd'hui, à 74 ans, l'expert des médias est souvent sollicité dans des disciplines qui ne sont pas les siennes, notamment par le psychiatre Dori Laub, le théologien Philipp Stoellger, ou le philosophe Jean Marc Ferry. Tout en continuant à produire ce qu'il appelle des «textes polémiques», Daniel Dayan travaille à un livre où un certain nombre d'essais rédigés tout le long de sa carrière, spécialement en anglais, seront traduits et publiés en français par l'Institut National de l'Audiovisuel (INA). Sa recherche actuelle porte sur les différentes formes que prend la visibilité: visibilité politique, visibilité médiatique et visibilité dans l'art. «Il s'agit pour moi de proposer une anthropologie de la visibilité et de souligner l'importance de toutes les pratiques qui consistent à «montrer» ce qui est une autre façon, peut-être plus théorique, de parler des médias».

Actuellement, Daniel Dayan vit en France et il est membre de l'Institut Marcel Mauss (IMM) à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) et de l'Institut Européen Emmanuel Levinas (IEEL) à Paris. Il continue évidemment à enseigner: «À un moment donné, le système français exige d'arrêter d'enseigner. Arrivé à l'âge de la retraite, j'ai donc quitté Paris pour New-York où j'ai continué à enseigner à la *New School for Social Research*».

L. Hiller

© Astrid di Crellanza



Rencontre avec Patricia Reznikoff

Patricia Reznikoff est née et vit à Paris. Nul doute que ses racines familiales – américaines et russes – l'ont amenée à entraîner ses lecteurs d'un continent à l'autre, d'est en ouest, de livres en livres. Diplômée des Beaux-Arts, elle a, dans un premier temps, réalisé de nombreuses illustrations pour la presse, l'édition mais également pour la publicité avant de se consacrer exclusivement à l'écriture. Ses premiers ouvrages et notamment *La nuit n'éclaire pas tout* (Prix Cazes-Lipp 2011) ou encore *La transcendante* en 2013 ont été remarqués tant par la critique que par les lecteurs et ont reçu de nombreux prix.

Rencontre.

Pourquoi et comment l'envie d'écrire s'est-elle imposée à vous après votre première expérience professionnelle dans l'illustration?

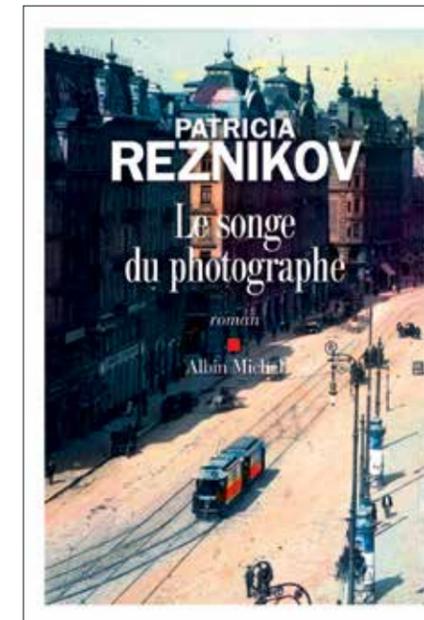
L'envie d'écrire a toujours existé en moi. Je suis née dans une famille franco-américaine très attachée au langage et à la littérature. Très jeune, j'ai lu intensément dans les deux langues à peu près tous les classiques et beaucoup d'auteurs du XX^e siècle. La question de la littérature s'est naturellement retrouvée au cœur de ma vie, ainsi que celle du langage. Du fait de mon bilinguisme, j'ai très tôt été passionnée par les langues et j'en ai étudié plusieurs: l'allemand, le russe, l'espagnol, l'italien. Par la suite, j'ai tenu à faire un pas de côté. Je me suis prise de passion pour l'art, me suis mise à dessiner, et j'ai fait des études d'art. J'ai eu une carrière d'illustratrice tout en commençant à écrire des nouvelles pour des revues, puis un premier roman publié en 1994. J'ai donc pratiqué les deux activités de front.

Vos romans font découvrir aux lecteurs des époques et des lieux auxquels vous semblez particulièrement attachée. Pourquoi?

Mes arrière-grands-parents maternels ont quitté la Russie – aujourd'hui l'Ukraine – en 1907 pour échapper aux pogroms et pour fuir la conscription dans l'armée du Tsar qui durait depuis des années. Ils se sont fixés au Canada, puis aux USA. Comme souvent dans ces cas-là, il y a eu une rupture complète avec l'ancien pays et une quasi-absence de transmission. Je suis le fruit de cette identité fantomatique non transmise, puis d'une identité américaine, elle aussi rompue. C'est pour ces raisons, sans doute, que j'ai besoin d'aller à la rencontre d'histoires, d'en raconter. La question du lieu, de l'ailleurs, de l'exil me hante. Je suis l'objet d'un tropisme perpétuel Est/Ouest. La question de l'Europe Centrale, de la Russie, cet Est névrotique condamné à l'éternel recommencement selon le grand écrivain hongrois Imre Kertész, m'occupe et exerce une fascination sur moi. La question du passé enfoui, disparu, inaccessible, dont il ne resterait que de rares photos, également.

Votre écriture et les thèmes abordés vous ont permis de réunir un lectorat important: quelles relations avez-vous nouées avec vos lecteurs?

Un lectorat important? Je l'espère! J'ai beaucoup de tendresse pour mes lecteurs car je considère les romans en général, et les miens en particulier, comme un lieu où l'auteur et ses lecteurs se rencontrent pour échanger l'expérience de leur humanité. J'attache de l'importance aux remarques de mes lecteurs. Souvent, ils m'apportent un éclairage étonnant sur mon travail. J'espère à mon tour leur apporter un regard, une vision, l'expression de quelque chose qui nous concerne tous. Les écrivains n'ont pas les réponses, mais ils savent parfois poser les bonnes questions.



Avec votre 7^{ème} roman intitulé *Le songe du photographe*, paru chez Albin Michel, vous mettez en scène un jeune garçon, Joseph. Nous sommes en 1977, Joseph, 15 ans, est en rupture avec sa famille: des parents peu aimants, un frère, Simon, distant et suicidaire... Le huis clos familial douloureux va conduire les deux frères à s'éloigner, chacun à sa façon, de ce foyer sans chaleur. Croisé par hasard dans la rue, Sándor, un Hongrois caractériel et attachant, passionné de photographie, va lui ouvrir la maison de l'impasse des artistes, près du parc Montsouris à Paris où il vit avec

une véritable tribu d'originaux, exilés au passé douloureux: Sergueï, le vieux Russe blanc, Magda, la Viennoise rescapée de la guerre qui a perdu sa famille dans la Shoah, Angel, le peintre cubain et enfin la belle Dorika... Dans cette maison, Joseph, rebaptisé Antal par Sándor, va se réfugier et s'ouvrir au monde en repoussant l'incompréhension et le lourd silence qui règne dans sa famille.

Joseph, en perdition, trouve chez ces cabossés de la vie une nouvelle famille qui l'accepte sans jugement et presque inconditionnellement. Ce sont les conditions nécessaires pour pouvoir grandir et se construire en tant qu'être humain. En l'aimant, ils font son éducation historique, morale, esthétique.

Les personnages, fantasques et chaleureux, accueillent Joseph avec beaucoup de chaleur: le reconnaissent-ils comme l'un des leurs?

Oui, sans doute sentent-ils en lui un exilé de l'intérieur assez semblable à eux, quelqu'un qu'il faut aider à se construire, à se rencontrer lui-même.

Joseph grandit et mûrit grâce à eux mais ne les porte-t-il pas lui aussi d'une certaine manière grâce à sa jeunesse, sa fraîcheur et son innocence?

Certainement. Joseph leur apporte sa candeur et son énergie. Mais il est aussi un miroir pour eux; en lui ils se mirent et se reconnaissent. Il est leur public, en quelque sorte, et le réceptacle de leur parole et de leur témoignage. Il leur permet d'assurer leur mission de transmission. Car que transmettre lorsqu'on a tout perdu, sa langue, sa culture, sa communauté, les siens? Et comment le faire? En recevant leur héritage, il leur permet de rester humain.

Votre roman s'étire sur trois époques: la guerre, les années 1970 et l'époque actuelle. Une façon pour la romancière de nous raconter l'Histoire?

J'ai un goût prononcé pour la question du temps. Au fond, le temps, qu'est-ce que c'est? Une chose fragmentée qui nous échappe, se dérobe et nous fait

© Gaumont presse

souffrir? Un symbole de la perte? Ou une continuité, une transmission? J'aime me promener et suivre mes personnages dans les allées du temps, j'aime qu'ils établissent une continuité entre le passé et le présent. S'agissant de l'Histoire, je confronte mon héros à une Histoire vivante, incarnée, une histoire de parole et de témoignage, qui n'est pas celle des manuels scolaires. Je l'utilise comme le décor d'un théâtre sur la scène duquel mes personnages évoluent et racontent ce que c'est qu'être humain, jusqu'où l'humain peut aller.

Ce roman (dans les sélections des Prix Renaudot et Femina), *Le songe du photographe*, nous propose également une réflexion sur la photographie à travers l'œuvre de grands photographes, notamment André Kertész et August Sander. La photographie est-elle un art? Comment a-t-elle modifié la perception de nos souvenirs?

En tant que dessinatrice et peintre, j'ai longtemps nourri une certaine méfiance à l'égard de la photographie! Au fond est-ce un art, alors que sa pratique semble à la portée de n'importe qui? Contrairement à la peinture, elle ne repose pas sur une élaboration du réel, elle le capte en direct. Tout juste propose-t-elle une interprétation. Mais la photographie possède une puissance inégalée. Elle restitue presque chimiquement le réel et le passé. Lumière, onde, corpuscule, c'est de la physique quantique et de la métaphysique! Roland Barthes parlait à son propos de magie. Elle restitue ce qui a disparu. Prenez Roman Vishniak qui a sillonné l'Europe centrale dans les années 30, s'invitant dans les shtetlech, les communautés, les ghettos qu'il a «sauvés» avant qu'ils ne soient rayés du monde... Ou le Berlin d'avant-guerre, avant qu'il ne soit entièrement détruit par les Alliés. C'est vertigineux... Et puis comment faisait-on avant pour garder une

trace des proches disparus, des lieux, des visages aimés? Et de son propre visage? Comment se vivait-on en tant qu'être humain sans représentation de soi? Cette question me fascine. Il y a un avant et un après la photographie.

Quels sont vos projets? Avez-vous déjà commencé l'écriture du 8^{ème} roman?

J'ai un projet très intéressant qui me tient très à cœur et qui va nécessiter que je voyage à nouveau. Mais je ne peux pas encore en parler, c'est trop tôt. C'est une aventure de recherche d'écriture d'au moins deux ans. Une perspective passionnante et toujours un peu intimidante tant qu'on n'a pas encore écrit la première ligne!

Interview réalisée par
Patricia Draï

Olivier Nakache et Eric Toledano: du sens de l'humour au «Sens de la Fête»

Le duo de choc formé par les réalisateurs du film *Intouchables*, l'un des plus grand succès du cinéma français, a encore frappé. Leur sixième long métrage, *Le Sens de la fête* (sorti le 4 octobre), un film choral qui met en vedette l'acteur Jean-Pierre Bacri, fait l'unanimité. Non seulement le tandem Olivier Nakache-Eric Toledano réussit une nouvelle fois à nous faire rire, mais cette comédie marque une nouvelle étape de leur carrière, en particulier sur le plan artistique. Interview exclusive pour *Hayom...*





Il y a dans votre œuvre deux types de longs métrages: ceux directement inspirés de votre expérience personnelle, comme *Les Jours Heureux* (les colonies de vacances) et de libres adaptations de romans pour *Intouchables* ou *Samba*. *Le Sens de la fête* appartient à la première catégorie. Comment est née l'idée de ce film: l'organisation d'une fête de mariage vue par les prestataires?

C'est vrai que l'on s'est beaucoup inspiré de notre parcours commun pour écrire des films. Cela avait déjà commencé avec notre court métrage *Les Petits Souliers*, ça a évidemment continué avec *Nos Jours heureux*, et un petit peu aussi avec *Tellement Proches* qui parlait de la famille. Et là c'est un peu un mélange. À nos débuts, nous avons tous les deux eu l'occasion de travailler dans l'organisation de fêtes de mariages. On l'a fait à tous les postes – notamment comme DJ – à la fois pour pouvoir vivre et pour financer nos courts métrages! On a observé et vécu tellement de choses que l'on s'était dit qu'un jour,

cela ressortirait. Et effectivement, dans *Le Sens de la fête*, il y a des choses que l'on a vues, des phrases que l'on a entendues. Toutefois, on a aussi perfectionné tout cela. Il y a deux ans, pour les besoins du film, nous sommes repartis à la découverte des fêtes de mariages pour suivre de près des brigades de traiteurs afin de pouvoir écrire quelque chose de très réaliste, et de placer ensuite notre comédie. Mais c'est vrai que nous souhaitions avant tout filmer une équipe en coulisses, et que le contexte du mariage s'y prêtait bien, tout en faisant référence à des souvenirs personnels.

Avec *Le Sens de la fête*, vous restez dans votre registre fétiche, la comédie sociale, mais on sent aussi un parti pris esthétique très fort: le film emprunte aux codes du théâtre, avec une unité de temps, de lieu; il dispose d'une incroyable signature musicale, la caméra est toujours en fluide mouvement, notamment. C'est une nouvelle étape dans votre travail de cinéaste?

Effectivement, on considère que chaque nouveau film doit constituer une nouvelle étape. On ne doit pas se cantonner à ce qu'on sait faire. On doit toujours chercher et creuser. Et puis nous, finalement, on apprend notre métier en le faisant, on en est au 6^{ème} film maintenant et notre regard artistique s'est aiguisé. Depuis *Intouchables*, on collabore avec un chef opérateur, Mathieu Vadepied, devenu réalisateur et qui travaille avec nous à la direction artistique. Et l'on attache beaucoup de réflexion à accorder le fond et la forme. Pour nous, c'est très important. C'est vrai qu'on assume totalement le fait de faire une comédie. Mais l'on veut en même temps que la forme s'adapte au contenu.

Et là, on avait envie d'avoir une caméra très fluide. On a aussi beaucoup réfléchi au parcours de la lumière dans ce film qui se déroule sur une nuit. Donc on est resté deux mois et demi dans un château, pour tourner ce passage du jour à la nuit, pour filmer cette fête de mariage très pétillante avec des projecteurs, un feu

d'artifice, puis un éclairage à la flamme, et enfin le lever du jour... Pour nous, une comédie c'est un film de cinéma et l'on a envie que cela soit beau à regarder et surtout que cela soit cohérent. Et pour imposer une cadence, un rythme, il fallait justement que cela ne soit pas du théâtre filmé, mais que cela soit très rythmé et que cela reste très cinématographique.

La musique, signée du célèbre contre-bassiste Avishai Cohen, joue un rôle central dans ce film. Comment est venue cette envie de collaborer avec ce musicien israélien et quelle a été votre façon de fonctionner?

Avishai Cohen, cela reste une grande rencontre! Quand on écrit nos films, on est assis l'un en face de l'autre, avec un casque, et l'on écoute de la musique qui pourrait stimuler l'écriture. Et l'on est tombé sur Avishai Cohen que l'on connaissait déjà, et l'on s'est dit que sa musique collait à fond au film parce qu'elle est très rythmée, très particulière, très mixée... C'est un musicien qui utilise des artistes du monde entier pour composer son jazz. Et aux trois premières notes d'une musique, les amateurs reconnaissent tout de suite sa signature: il utilise du oud (Ndlr: luth oriental), de la darbouka, évidemment sa contre-basse, le piano, de la batterie, et c'est un jazz très mixé qui va bien avec notre film. On a parfois l'impression que le jazz est de l'improvisation totale: au début, cela paraît un peu dissonant comme nos personnages dans le film, puis une harmonie se met en place. Et Avishai Cohen, c'est un peu le chef d'orchestre, tout comme le personnage principal joué par Jean-Pierre Bacri qui incarne le chef d'orchestre de cette équipe un peu dissonante au départ. Il y a donc un parallèle évident entre sa musique et l'histoire du film. On est allé à sa rencontre à la sortie d'un concert il y a deux ans et demi et une connexion s'est tout de suite créée entre nous. Il avait évidemment vu *Intouchables*, ce qui a facilité notre rencontre et il s'est laissé conduire complètement par le film. Dans *Le Sens de la fête*, on trouve à la fois un mélange de morceaux qui existent déjà qu'il a réorchestrés et des compositions. Cela a été une belle his-

toire, et elle risque de se poursuivre car c'est quelqu'un que l'on apprécie beaucoup, et qui est pour nous un vrai génie de la musique.

Comme dans vos précédents films, on sent bien dans *Le Sens de la fête*, le regard positif que vous portez sur la société française, notamment au travers du personnage plein d'humanité joué par Eye Haidara, le bras droit de Max (Jean-Pierre Bacri). Et aussi parce que le film s'articule autour d'une réussite collective (la soirée) nourrie de diversité et de tolérance. Est-ce votre définition d'un monde meilleur?

Je ne sais pas si c'est notre définition d'un monde meilleur. Mais on s'attache tellement en ce moment à nous montrer ce qui ne marche pas, que nous avons envie de nous montrer un peu plus optimistes et de montrer les choses qui marchent. Et c'est vrai que ce film est proche de notre ADN. Nous ne sommes pas des naïfs, des utopistes. On sait bien que l'on est dans une période difficile, qu'il y a des problèmes dans le monde entier, et que nous sommes tous un peu abattus par les news incessantes qu'on écoute le matin à la radio ou à la TV. Mais nous ressentons le besoin de divertir avec les choses qui nous plaisent. Cette équipe de traiteurs, cette brigade est très multiculturelle, mais c'est la société dans laquelle on aime vivre. On pense qu'en-

semble, on avance mieux. On a essayé de constituer une palette de personnages très divers. Et au bout d'un moment cela fonctionne. Ce type qui est sur scène, ce photographe, tous ceux qui font partie du film, sont des gens qui nous touchent, des personnes que l'on aime. Est-ce la définition d'un monde meilleur? En tout cas, c'est le nôtre.

C'est la première fois que vous travaillez avec Jean-Pierre Bacri dont le personnage incarne la bienveillance à l'égard des membres de son équipe. Un retour d'expérience?

Jean-Pierre Bacri est un acteur que nous admirons, tant pour ses qualités de jeu que pour ses qualités de scénariste. On est très fan de ce qu'il écrit, de ses pièces, et également du film *Le Goût des Autres*, que l'on revoit régulièrement. C'est quelqu'un avec qui on avait énormément envie de travailler. Lui en tout cas s'est montré très bienveillant à notre égard. On a eu une grande collaboration sur ce film (*lire page suivante*). Et pour nous, il n'y avait que lui pour incarner Max.

Considérez-vous que *Le Sens de la fête* a des chances de traverser les frontières comme *Intouchables*?

On ne sait jamais à l'avance si un film peut traverser les frontières. Mais par exemple à Toronto, *Le Sens de la fête* a été projeté en clôture du TIFF





> Une collaboration inédite avec Jean-Pierre Bacri

L'acteur français Jean-Pierre Bacri n'avait jamais tourné avec le duo formé par Olivier Nakache et Eric Toledano. Leur projet l'a d'emblée séduit. «En lisant le scénario, j'ai retrouvé tout ce que j'aime chez eux et ce qu'on a peu l'habitude de voir au cinéma: une franche comédie qui fait beaucoup rire mais où l'on découvre aussi une grande bienveillance envers les personnages. Ils ont un regard sur les gens, une humanité que j'adore et qui m'émeut (...). Cette qualité me les rendait sympathiques avant même de les rencontrer», a confié le

comédien dans le dossier de presse diffusé à la veille de la sortie du *Sens de la fête*.

Il faut dire que l'acteur qui est également un scénariste renommé (*Un air de famille*, *On connaît la chanson*, *Comme une image* co-écrits avec Agnès Jaoui), a ressenti aussi une «certaine filiation» dans l'écriture avec ce tandem. «Ce n'est pas à moi de le dire mais c'est vrai que nous avons en commun d'aimer l'humour et de ne pas pouvoir s'en passer pour écrire. Alors, si chacun a son style et sa façon de faire du cinéma, on peut en effet constater qu'il y a une parenté entre nous», a encore pointé l'auteur de la pièce de théâtre *Cuisines et Dépendances* (cosignée avec Agnès Jaoui).

Présent sur le projet dès l'écriture, l'acteur a rapidement compris que Nakache et Toledano étaient très flexibles sur le texte. «Et comme j'ai rapidement vu qu'il y avait moyen d'échanger, j'ai proposé quelques idées. Je me souviens par exemple qu'il n'y avait quasiment pas de femmes dans les premières versions du scénario que j'ai lues, même la mariée n'apparaissait pas. C'était dommage de parler de mariage sans elle. Ce genre de réflexion a créé des discussions fécondes», a souligné Jean-Pierre Bacri.

L'acteur a enfin précisé ne pas être «un fan de mariage». «C'est la façon dont Nakache et Toledano traitaient cette fête, de l'intérieur, qui m'inspirait. Car en montrant l'organisation de l'équipe qui œuvre en coulisses, ils font émerger cette humanité que j'aime tant. Il y a beaucoup de bras cassés parmi les employés, cela crée des situations de comédie mais aussi de l'émotion car les gens sont souvent touchants dans leur désarroi. Ce qui me plaît beaucoup ici, c'est qu'à travers cette équipe, on décrit une petite société. Dans chaque pays, il y a des gens doués, d'autres moins, mais le but est de les faire travailler ensemble. Tout le monde ne peut pas être Président de la République, mais chacun peut se débrouiller pour faire quelque chose d'utile et trouver sa place».

N.H.

(Toronto International Film Festival) en septembre dernier. La projection a fait deux salles combles, soit 3'500 personnes au total, et l'on a entendu les gens rire quasiment au même moment où les gens rigolent en France. C'est déjà un signe que ce film pourrait voyager. L'humour c'est quelque chose de très culturel, de très français. Mais en ce qui nous concerne, on parle un peu à tout le monde. *Intouchables* a

eu une destinée complètement folle et incroyable, puisqu'il y a eu plus de 50 millions de spectateurs dans le monde. Donc là, on verra bien. Mais on n'en demeure pas moins curieux de savoir comment les Danois, les Hollandais, les Hongrois, les Russes vont réagir; et on accompagnera le film le plus possible dans les pays où il sera distribué. Tout le monde a déjà assisté à une fête de mariage, quel que soit le pays, et

ce thème pourra peut-être parler à des publics variés.

Que pensez-vous d'ailleurs du remake américain (*The Upside*, avec Bryan Cranston, Kevin Hart et Sharon Stone) d'*Intouchables* dont vous avez visionné les premières images?

Pour nous, c'est très bizarre de voir notre film revisité. Mais il faut savoir que les Américains avaient acheté les droits de *remake* six mois avant sa sortie en France. Ils étaient donc totalement en droit de le faire. Nous n'avons pas été impliqués dans le processus de création. Pour autant, cette histoire est tellement forte et universelle que si le remake permet au public américain, qui n'est guère friand de films étrangers avec des sous-titres, de la découvrir, cela nous va aussi. Nous sommes en tout cas très curieux de découvrir le résultat final.

Propos recueillis par Nathalie Hamou

> L'autisme inspire le duo Nakache-Toledano

Révéls par *Nos jours heureux* en 2006 et *Intouchables* en 2011, Olivier Nakache et Eric Toledano planchent déjà sur leur prochaine création. Mardi 19 septembre, lors d'une avant-première publique du *Sens de la fête* au MK2-Bibliothèque à Paris, le duo de choc de la comédie française a dévoilé la trame de sa prochaine réalisation: l'autisme. «On travaille sur la prise en charge des gens atteints de ce trouble, sur les encadrants. C'est un véritable sujet», ont déclaré conjointement Toledano et Nakache devant un public conquis par leur nouvelle comédie. Un terrain que les deux comparses connaissent bien, depuis qu'ils se sont investis dans l'association de Stéphane Benhamou, «Le Silence des justes», qui s'occupe de l'accompagnement des enfants et adultes autistes. En 2015, ils avaient déjà réalisé un court métrage en immersion dans le combat pour l'intégration des jeunes autistes en milieu ordinaire, intitulé *On devrait en faire un film*. À en croire leur annonce, la chose est en bonne voie.

N.H.



#Womenarethefuture supports the real beauty @theAshleyGraham stars in the new Campaign by #MarinaRinaldi #FW2017 Discover the full video at marinarinaldi.com

BERN AMTHAUSGASSE 3
GENÈVE RUE DU RHÔNE 104
ZÜRICH BLEICHERWEG 8

MARINA RINALDI



l'élégance par nature

BONGENIE
brunschwig group ■ ■

www.bongenie-grieder.ch